

# UN CAHIER QUI POURRAIT S'INTITULER « CE QUI SE PASSE » À CALAIS

considerant une ville, sa Jungle, des chercheurs... il semble que finalement, une seule question se pose, toujours la même: « que se passe-t-il?» – à condition de bien entendre surgir peu à peu de cette expression extraordinaire tout ce qu'elle contient. Que se passe-t-il entre les gens, entre les lieux, entre les moments. À la fois des événements et des échanges, dessinant une histoire possible. Et son envers, aussi: que se passera-t-il, s'il(s) ne se passe(nt) rien?

«Ce qui se passe» à Calais: cahier de l'équipe ayant travaillé sur la ville, son rapport à la Jungle, aux migrants, à elle-même à travers eux... L'équipe réunit des étudiants en anthropologie, en sociologie ou en sciences – et en arts – politiques. Elle est dite « de l'École des Mines » parce qu'elle est coordonnée par Antoine Hennion, sociologue au Centre de sociologie de l'innovation.

Rédaction du cahier et photographies: Antoine Hennion et Camille Sintive

Membres de l'équipe: Romane Amédro, Alice Désormais, Lucie Eidenbenz, Antoine Hennion, Morgane Macé, Camille Sintive.







### INTRODUCTION

ALLER À CALAIS ?... PAGE 4

À QUOI FAIRE ATTENTION ?... PAGE 8

PLAN DE CE CAHIER PAGE 10

## I.-RUE ET COMMERCES PAGE 11

RUE PAGE 13

COMMERÇANTS ASSOCIÉS PAGE 20

II.-AIDANTS PAGE 26

BÉNÉVOLES PAGE 26

LIEUX BIENVEILLANTS EN VILLE PAGE 28

III.-MUNICIPES PAGE 34

**SERVICES MUNICIPAUX PAGE 34** 

SOINS ET URGENCES: LA MÉDECINE AU RENDEZ-VOUS PAGE 36

CONCLUSION ET REMERCIEMENTS PAGE 38

# INTRODUCTION

considérant que ceci n'est pas un rapport de recherche. Nous n'avons pas mené une véritable enquête, au sens où nous aurions méthodiquement organisé nos observations et nos entretiens à partir d'une problématique s'affinant elle-même selon nos résultats et nos discussions.

Pour autant, nous ne sommes pas en train de nous excuser pour un travail incomplet, même s'il l'est en effet, et qu'il va continuer. Au contraire, c'est l'une des expériences les plus fortes de ces six mois de travail que d'avoir continûment dû mettre à l'épreuve le sens même de notre recherche, et plus généralement de l'enquête en sciences sociales, non sans mesurer aussi, inversement, l'efficacité des outils et des compétences qu'elles fournissent sur un « terrain » difficile. Au demeurant, il s'agit moins de critiquer l'idée d'enquête que de redéfinir celle-ci sur un mode plus pragmatiste, comme accompagnement de ce qui se fait. Dewey rappelait que l'enquête est d'abord celle que les personnes concernées mènent sur leur propre situation, pour réussir parfois à en faire un problème partagé.

Certes, outre les méthodes et outils qu'apportent les sciences sociales, nous avions guelques idées de départ, des indignations et des espoirs aussi. Le tout était de ne pas les prendre pour des réponses aux problèmes que la Jungle poserait à Calais, mais comme des points d'appui provisoires pour nous aider à rendre visible ce qui se passe, pour contribuer à le rendre vivable. Un « rendre vivable » qui concerne la Jungle, qui concerne Calais, mais qui, au delà de cette situation locale, nous concerne tous. Les migrants n'ont pas fini d'arriver et si l'on pense aux raisons qui les ont poussés, ils sont là pour longtemps. Or, du côté des politiques, tout se passe comme s'il n'y a personne aux commandes et que tout se gère au coup par coup, sur un mode policier, par des mesures d'urgence et des pis-aller aussi coûteux qu'absurdes, quand ils ne sont pas odieux. D'où la priorité: repenser, re-présenter l'existant, faire voir autrement des réalités multiples, complexes, ambivalentes, riches de possibilités inexploitées, mais aussi grosses de menaces et de violences prêtes à exploser.

Mais, diront certains, est-ce là faire de la recherche ou de l'action, ou de la recherche-action? chacun de nous, selon son origine, intervient-il « en tant que » sociologue, anthropologue, géographe, architecte, urbaniste, designer, photographe...? C'est précisément à périmer ce genre de fausses oppositions que le Pérou

nous habitue, au profit d'un travail collectif, à partir des propositions que chacun peut faire, avec ses outils mais aussi avec ceux des autres. Un travail, surtout, qui soit plus centré sur le cours de l'action, l'expérience en train de se faire : refusant l'idée d'un vide à remplir ou d'une catastrophe à résorber, il s'agit alors de partir de ce qui existe, de repérer des gestes, des actes, des situations, d'en montrer les positivités, de reconnaître les compétences et l'inventivité des personnes, enfin de s'appuyer sur cela pour soutenir, améliorer, rendre visible ou plus consistant ce qui peut en augmenter l'existence. Cela requiert une discussion et une collaboration étroites, entre nous et avec les personnes concernées, associations, migrants, habitants, responsables... La tâche est plus exigeante, mais elle est aussi plus excitante: c'est un des aspects forts du Pérou que de donner la possibilité à chacun de remettre en cause ce qu'il sait faire, de le faire autrement, de s'engager dans des actions qu'il n'aurait pas faites sans cela, ou qu'il n'aurait pas faites de cette façon.

### Aller à Calais ?...

«Que faisons-nous ici? Que pouvons-nous leur apporter? Que savonsnous qu'ils ne sauraient eux-mêmes de façon autrement pressante que nous, pour l'avoir vécu dans leur chair?» Ces questions, tout chercheur venu dans la Jungle se les pose immédiatement. Il sent l'indécence qu'il y aurait à prendre les « migrants » pour des « objets » d'étude. Il ne s'agit pas d'un problème de méthode - approche du « terrain », art d'établir une relation, apprentissage croisé de ce que veut l'autre : ce ne serait que routine, pour l'anthropologue ou le sociologue. Il s'agit d'une interrogation frontale, brutale même, sur le sens de sa présence en ces lieux. En lui, la frontière s'estompe entre le chercheur, le bénévole, voire le curieux déguisant sa curiosité derrière son humanisme, ou tout simplement le citoyen interpellé par ce qui se passe là et qui, comme beaucoup d'autres mais avec d'autres moyens, se demande ce qu'il peut faire... Dans la Jungle, cela se traduit par l'envie de donner un coup de main, par une attention particulière à rendre les saluts, à sourire, par le souci de partager les lieux communs. Et puis vite, pour beaucoup, par le choix de participer d'une façon ou d'une autre au déploiement de l'aide qui s'est organisée, depuis mille lieux improbables et sous mille formes non moins improbables, pour soutenir une population vulnérable. Là-bas, il n'y a pas plus de place pour un savoir gratuit que pour une compassion manchote. Certes, l'exigence de penser tout cela, de le donner à voir, d'en témoigner, de se battre pour que les choses se passent autrement n'est pas moins forte, mais elle est obligée de se réinventer.

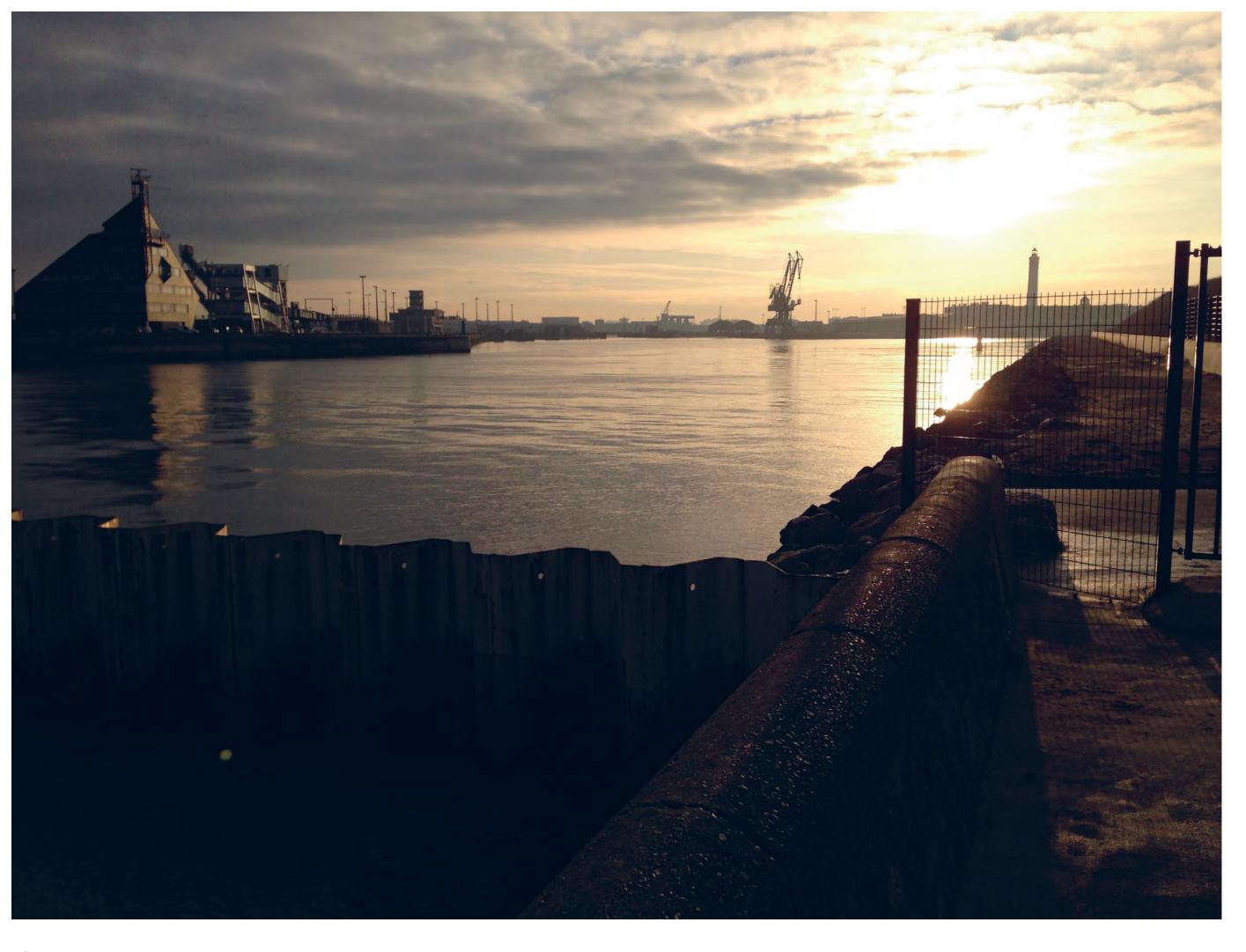
Et à Calais même, pourquoi ce problème se poserait-il ? Nous-mêmes étions donc plus particulièrement chargés d'enquêter sur la ville – non pas par opposition à la Jungle : plutôt à travers elle ou, pour le dire avec une formule encore trop dualiste, sur ce que la Jungle fait à la ville et ce que la ville fait à la Jungle. Or, à notre surprise, nous avons tout de suite été confrontés à la même situation. Comme dans la Jungle, pour le chercheur qui se promène en ville, la première question qui se pose porte sur ce que nous faisons là. Comment saisir ce qui se passe, comment aborder celui qui, comme on le dit si bien, ne fait que passer ? La ville est aussi insaisissable, mobile, fuyante, fragile que la Jungle!

Le problème n'est pas d'ordre épistémologique au contraire, le recours à la science a bon dos, pour se permettre d'interroger ou d'observer les gens sans se soucier des raisons de le faire, ni des effets que cela peut avoir. Le problème est d'ordre éthique, ou humain, tout simplement: qui aborder, comment et pourquoi faire parler les gens, de quel droit interpréter telle ou telle scène rapidement entrevue, que faire de ces petites notes prises de ci de là, d'impressions furtives sur des événements dont nul ne peut dire le poids?

Et ensuite, avec tout cela, que voulons-nous montrer? Comme s'il y avait un « eux » et un « nous » bien identifiés, une frontière claire entre ceux qui vivraient sans savoir ce qu'ils vivent et ceux qui sauraient sans vivre ce qu'ils savent. D'un côté, ces Calaisiens soupconnés de se refermer dans l'hostilité ou, ce qui revient peut-être au même, chargés de porter nos espoirs d'hospitalité. De l'autre, des chercheurs, faisant abstraction de leurs propres états, s'effaçant derrière le « matériau » recueilli. Le double sens du mot « montrer » le situe quelque part entre la démonstration et le voyeurisme: nous découvrons que cette équivoque est aussi criante ici, à Calais, au nord et au sud du Canal, qu'elle l'est là-bas, au bout de la longue route de Gravelines qui mène à la Jungle.

Ce cahier tente donc de respecter ce trouble. ce manque de certitude, ces perplexités, et non de les masquer derrière des données, des analyses, des conclusions. Le « terrain » nous a fait comprendre autrement une formule que le Pérou aime employer : témoigner de ce qui se fait, de ce qui s'invente. Nous ressentons mieux après cette expérience à quel point elle se différencie d'une autre, plus scientiste, comme par exemple « rendre compte d'une réalité », qui fait disparaître la double dimension qu'apporte l'idée d'un témoignage : d'une part, celle d'une chose à la fois vue et vécue (un témoin n'est pas neutre, il ne disparaît pas derrière ce qu'il avance, il reste lié à sa propre parole, il s'en porte garant par sa présence - voire son corps : martyr veut dire témoin, en grec...); d'autre part, celle d'un soutien assumé à quelque chose qui est en train d'émerger (mais qui n'a rien de garanti), un choix fait en faveur de certains mondes à venir - et donc contre certains autres. Enfin, dans ces deux aspects de cet engagement, le témoignage n'est pas gratuit, il vise l'action, même et surtout si celle-ci doit être collective, débattue, aboutir à une décision et se traduire par des actes publics.

Le témoin n'est ni un expert, ni un spectateur. Ce sont justement les deux figures dont nos premiers contacts avec la Jungle et avec Calais nous ont appris à nous défaire.



Une enquête qui ressemble à son objet, des enquêteurs qui ressemblent à des passants... Qu'avons-nous donc fait ? Si nous n'avons pas enquêté sur Calais, nous y avons vécu une expérience, des expériences. Beaucoup d'hésitations, des échanges furtifs, beaucoup de temps perdu aussi, parce que, la plupart du temps, il ne se passe rien. Que faire de ces multiples impressions sans continuité? Il y a aussi des arrêts sur image, un témoignage original, un moment soudain intense, des rencontres inattendues, un temps qui se fait plus dense. C'est dire également que nous en avons appris autant sur « nous » que sur « eux », sans pouvoir distinguer ce qui vient des uns ou des autres. C'est de ces expériences que nous parlons, sans prétendre en dégager une image cohérente, ni représentative, ni qu'elle soit plus valable qu'une autre. Il ne s'agit pas pour autant de verser dans la posture opposée, pour faire de la littérature ou revendiquer des visions subjectives. Il faut entendre expérience en un sens moins psychologique qu'expérimental: c'est de ces frottements, de ces réactions, que nous avons appris des choses - some things et from things, le double sens du « de » en français est bien venu: nous ne pensons pas Calais, c'est Calais qui nous fait penser.

Un tel savoir est donc nécessairement fragmentaire, hétérogène, indissociablement lié à une situation précise qui est à la fois le moyen et l'objet de ce « faire connaissance », pour reprendre la jolie expression de Vinciane Despret. D'où la seule méthode possible, raconter ce qui nous est arrivé, décrire au plus près ces échanges avec une ville. Ce n'est pas un handicap, au contraire: notre méthode n'est en effet rien d'autre que celle que l'homme ordinaire met en œuvre tous les jours pour habiter un lieu, ou pour y passer. Car s'il est un « objet » qui n'en est pas un, c'est bien la ville, ce feuilleté infini d'expériences dont aucune ne suffit ni aucune n'est nécessaire, fait de mille petits instants, de rapports légers, sans contenu, de passages justement, sans qu'on sache grand-chose de celui qui passe. C'est cela, une ville: une agglomération, en effet, d'humeurs ou d'ambiances qui prennent ou ne prennent pas. Étrange mélange, à la fois superficiel et fort, où malgré le poids de toutes les infrastructures, tout dépend d'une addition peu prévisible, non planifiable, de petits gestes. Ce n'est pas pour rien que la sociologie d'enquête est née avec la ville, est née de la ville. Avec, déjà, ses migrants, ses passants, ses hobos... Et ses hostilités, ses tensions, ses démarcations, aussi - mais elles font partie du jeu, ce sont des frontières internes, croisées, mobiles, négociées, elles ne sont pas données une fois pour toutes. Enfin, à côté de mobilités en tous sens, la ville génère des points de fixation. Une place, un café, une rue où tout le monde vient, un quartier « vivant », un autre qui semble mort.

C'est ce qui rend la ville si difficile à saisir : ni cadastre, ni rassemblement d'humains, la ville existe juste là où des échanges ont lieu, parce qu'un espace les appelle. Réciproquement, les événements qui s'y passent (c'est-à-dire qu'ils n'ont pas seulement lieu, ils sont transmis, vécus, échangés) se chargent de ce mystérieux quelque chose qui fait qu'un lieu a une présence – ce qui peut seul permettre qu'il ait un passé et un avenir.

Loin de nous en éloigner, cela nous rapproche de la Jungle: car des circulations, des séjours provisoires, des espaces mouvants, qui dépendent de tout, où pourtant naissent des lieux de vie, plus vivants que bien des quartiers... qu'est-elle d'autre ?! « La ville, un bidonville qui a réussi... », la formule que le Pérou aime rappeler en dit finalement autant sur la ville que sur le bidonville. Entre la Jungle et Calais, entre Calais et tant d'autres villes, entre notre rôle de chercheur et ceux de l'habitant ou du passant, entre notre histoire et la leur, les frontières se font bien poreuses. Nous revient le souvenir de cette dame d'un certain âge qui, au milieu d'un entretien, nous dit soudain que quand elle « les» voit comme ça, en noir, traînant en files clairsemées leurs bagages et leurs enfants le long des routes, cela la fait penser à l'Exode... Le lointain se fait tout proche, le proche est inconnu. Les frontières, non pas celles qui sont en pointillé sur les cartes, mais celles que les humains ne cessent de tracer entre eux pour se protéger, se regrouper, se différencier, s'ignorer, s'opposer, se faire la guerre ou faire la paix, c'est sans doute le thème sous-jacent de toutes nos enquêtes. En la matière, la Jungle a des choses à apprendre à la ville.

# À QUOI FAIRE ATTENTION ?...

PARMI NOS QUELQUES A
PRIORI POUR ABORDER L'ENQUETE, LE PLUS IMPORTANT
ÉTAIT CELUI DE NE PAS CHERCHER DES « OPINIONS ». DE
LAISSER LE PLUS POSSIBLE
OUVERTES LES PAROLES DES
GENS QUE NOUS RENCONTRIONS, SANS LES FORCER
À SE SITUER DANS UN CAMP
RETRANCHÉ...

D'un côté « qu'attend-on pour les renvoyer tous chez eux? », de l'autre « comment peut-on aider tous ces malheureux? ». Ce n'est pas ainsi que les problèmes se posent. Non, êtes-vous « pour » ou « contre » la Jungle, la phrase n'a de sens que pour un sondeur. Elle ne fait pas que simplifier en un choix binaire la complexité et la multiplicité des réalités : plus profondément que cela, elle force à avoir un avis. On ne dit pas « son » opinion : c'est parce qu'on la dit qu'elle devient sienne. L'opinion vient en s'affichant. Nous avons orienté les entretiens dans la direction opposée, celle d'une remise en situation, d'un appui sur des actions, des rencontres effectives. Quand avez-vous eu un contact avec des migrants, connaissez-vous des proches qui les ont aidés, êtes-vous allé dans la Jungle, les choses ont-elles changé en ville, racontez-nous? Mais comment cela se passait avant, etc. Bien au delà de ces exemples banals, justement parce qu'ils viennent à l'esprit sans avoir été vécus, une fois le ton donné ce sont les personnes elles-mêmes qui reviennent aux interactions qui ont réellement eu lieu. Et celles-ci sont remplies d'ambiguïtés, de retours en arrière, de balancements, «en même temps, ce n'est pas facile », « oh, vous savez, d'un autre côté... », « ceci dit, je ne voudrais pas être à leur place », « des salopards, il y en a partout... », « À leur place, j'aurais fait exactement la même chose »... Ce n'est qu'à la télévision qu'on ne supporte que les gens qui ont un avis tranché. Partout ailleurs, les choses sont plus compliquées que cela!

Le deuxième axe de prospection allait dans le même sens, partir de tous les contacts réguliers que, par leur profession notamment, les Calaisiens ont avec des migrants : cela va des chauffeurs de taxi, qui vont souvent à l'entrée de la Jungle ou à la gare, voire en Belgique, au guichet de la Poste où les migrants peuvent retirer de l'argent même sans chéquier; du conducteur de bus aux personnels de la SNCF transformés en surveillants de barbelés; des petits stands à sandwiches ou fast food, aux petits commerçants ou aux vendeurs de Lidl ou d'Auchan qui savent tout désormais des goûts du Moyen-Orient; des gendarmes municipaux à qui on a volé « leurs » migrants, aux urgentistes et aux pharmaciens, dont une part importante de l'activité concerne les migrants; des garçons de café aux habitants de la rue Mollien ou aux voisins bien involontaires de la Jungle, dont les uns se barricadent, et d'autres laissent une zone wifi accessible à tous devant chez eux; des services de la préfecture ou de la mairie, aux pompiers. aux employés de la voirie ou des ordures.

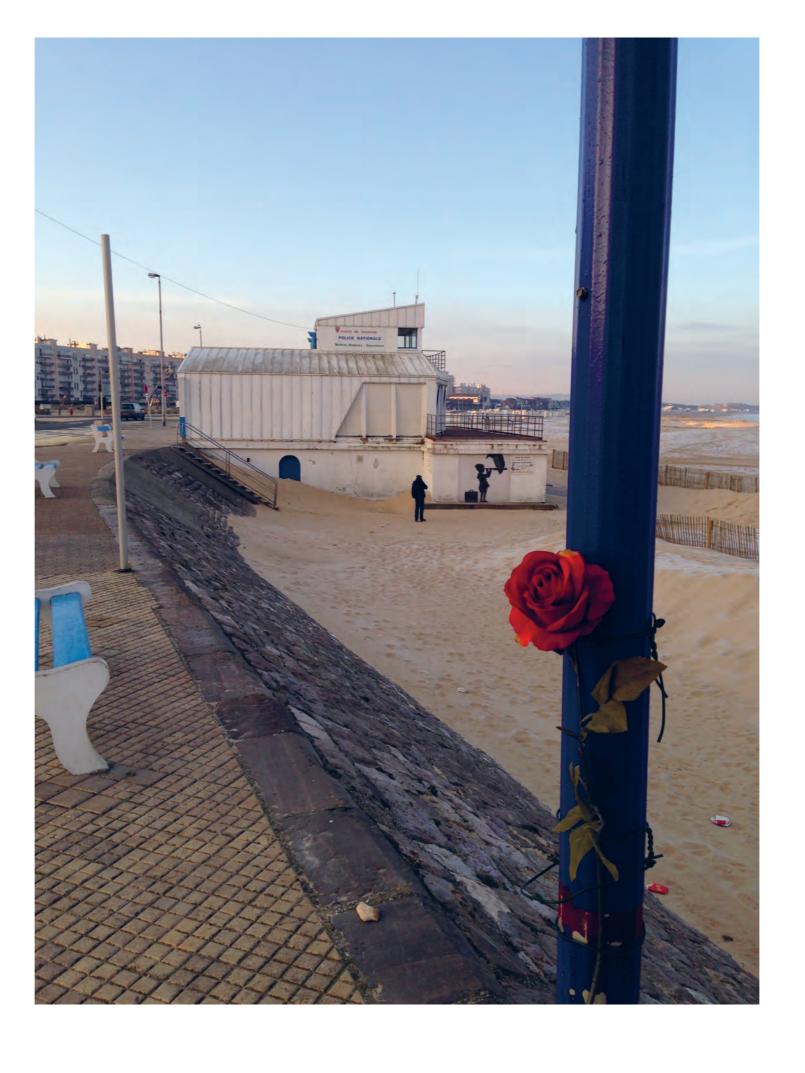
En y regardant de près, c'est plutôt ceux que rien n'affecterait de la situation qui sont rares. Surtout si l'on ajoute à ces rapports plus ou moins obligés toutes les formes d'aide ou de soutien volontaires : les aidants de Calais même, quelle que soit la forme et le niveau de leur engagement, du don de vêtements en ville aux cours de français dans la Jungle même ou de l'accueil par la mairie ou les services sociaux de ceux qui demandent comment aider, jusqu'au soutien militant ou au travail associatif.

À côté du service rendu lui-même, ces situations sortent des mots qui cataloguent et des images toutes faites - « les migrants », les « No borders », l'association des « Calaisiens en colère » - pour parler d'échanges avec des êtres en chair et en os, qui conduisent à des rapports plus inattendus, parce qu'ils sont plus personnels, autour de liens plus ou moins confus, éventuellement peu verbalisés, mais actifs dans le quotidien de la ville. Une calaisienne disait cela avec beaucoup de justesse, en comparant de ce point de vue le temps des squats en ville, où, même tendues parfois, les rencontres étaient réelles, avec celui de la Jungle, qui les a raréfiées : « Maintenant, le Calaisien a la même image des migrants que le Parisien qui regarde TF1... »

Un troisième a priori relevait plus de la précaution: il s'avèrera tout à fait injustifié. Vu l'omniprésence de la presse, des bénévoles, des associations, des visiteurs, nous nous attendions à devoir déployer tact, astuce et savoir-faire pour que les habitants nous parlent d'un sujet dont on leur rebat les oreilles - sans oublier le soupçon envers le Parisien, la gêne de paraître proche du FN, ou la lassitude d'être soupçonné de l'être ! Mais non, la plupart des calaisiens parlent facilement de la Jungle et des migrants. C'est le sujet numéro 1 entre eux, mais aussi avec les visiteurs étrangers à la ville, notamment parce que, quelle que soit leur position, ils trouvent que la presse ne reflète pas ce qu'ils vivent, et que, en multipliant barbelés, cars de CRS et zones rasées, c'est aussi, c'est peut-être surtout la politique suivie qui abîme Calais : « Mais pourquoi ne les laisse-t-on pas passer ?... », dit un chauffeur de taxi. Que

En recueillant des impressions mouvantes, des sentiments contradictoires, par opposition à la réduction aux extrêmes d'une part, et aux seules opinions d'autre part, on casse vite l'image d'une ville homogène pour relever les actes, les gestes réels, les réactions variées d'une ville elle-même multiple. Calais ne fait plus exception, elle partage la perplexité et la non hostilité a priori de tout un chacun. D'une façon générale (et même en tenant compte de la modération que la prudence impose face à des inconnus étrangers à Calais, sociologues de surcroît!), nous entendrons s'exprimer très peu de radicalité chez les Calaisiens, mais beaucoup de nuances, bien peu d'échos aux récits qu'on leur fait porter (ceux d'une image de la ville détériorée, de commerces aux abois, etc.). En revanche, on ressent bien un désarroi profond par rapport aux politiques publiques conduites (« sur quoi cela peut-il bien déboucher? »), et aux blessures causées par celles-ci («les barbelés défigurent la ville bien davantage que les migrants»).





### **PLAN DE CE CAHIER**

Les scènes, les parcours, les rencontres que nous présentons n'ont pas de format fixe. Illustrées ou non, d'un récit, ramasser plusieurs scènes qui se répondent, avoir un ton plus ou moins personnel selon ce dont il s'agit, formuler des analyses et des questions ou rester brutes de décoffrage pour laisser le lecteur en tirer ce qu'il veut : la perplexité devant quelque chose qui est en train de se passer fait partie de l'expérience, elle n'a pas à être remplacée par des leçons. Mais décrire ainsi avant tout ce que nous avons vu n'a rien de passif, ni de facile, ni de neutre : si c'est d'abord ce que nous avons vu, c'est aussi ce que nous avons vu....

Le rapport est organisé autour de trois grands axes. Ils correspondent moins à de thèmes qu'à des niveaux elles peuvent contenir des citations ou prendre la forme d'engagement ou d'action différents, de notre part et de celle des personnes rencontrées : hasard de la rencontre de passants et accueil dans des lieux comme les magasins, ou activité « volontaire », engagée, ou enfin activité «obligée », institutionnelle.

> I. « Rue et commerces » : les passants, les saynètes saisies, les images et échos capturés en passant, les cafés, bars et petits restaurants, les petits commerces, les pharmacies, les agences, les services publics, etc., jusqu'aux supermarchés

II. « Aidants »: les divers bénévoles et associations, moins saisis directement par leur activité ellemême - bien qu'elle soit présente bien sûr, que par ce qu'elles disent du rapport à la Jungle, aux migrants, à leur ville, aux autres habitants, etc.

III. « Municipes »: la prise en charge « de fait » de la Jungle et des migrants par les divers services de la ville, de l'hôpital et de l'assistance médicale et sanitaire apportée par les urgences, les pompiers, etc. - un gros morceau, qui ne peut être traité dans le présent format - à la Poste, à la voirie (nettoyage, poubelles, etc.), à la police municipale, aux transports, etc.

# I.-RUE ET COMMERCES

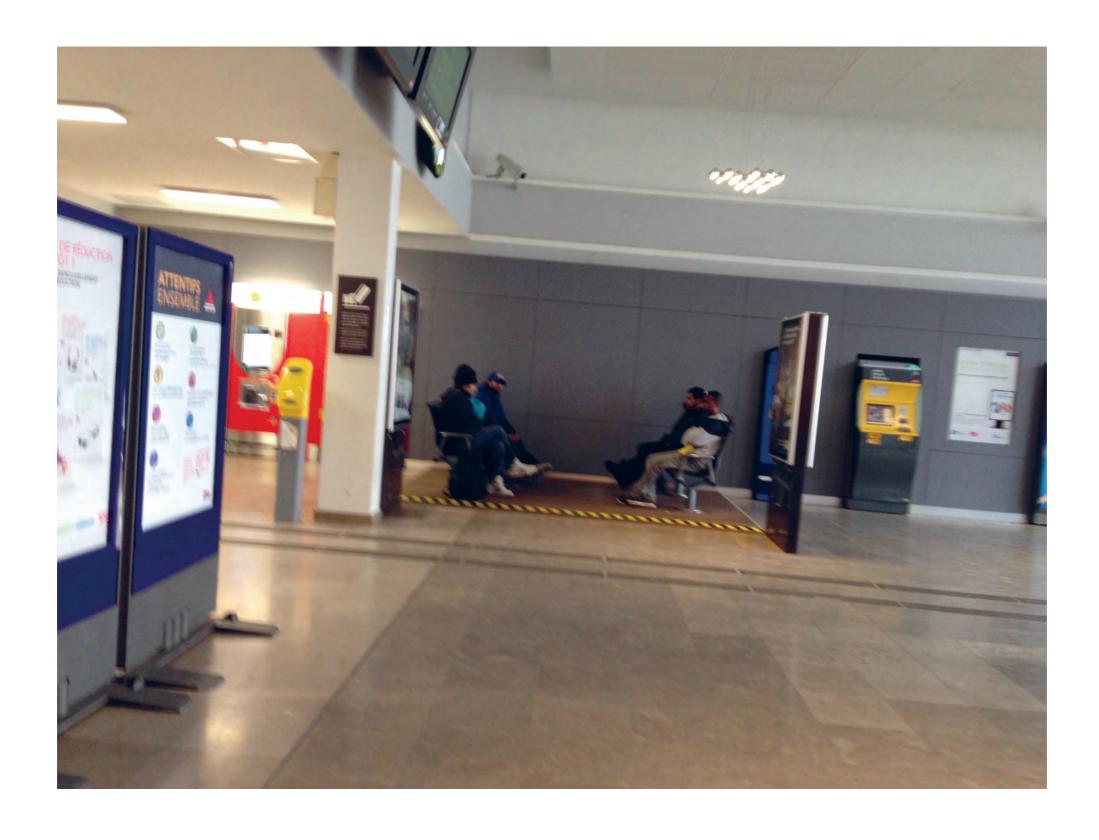
**CONSIDÉRANT** qu'en arrivant à Calais, un peu hésitants sur la façon de demander aux habitants sans les importuner de nous parler de leurs relations à la Jungle, nous avions tout à fait tort : les Calaisiens parlent très bien, et volontiers, de ce qui arrive à leur ville !

Office de tourisme : et s'il y en avait un pour les migrants ?...

À titre de premier contact avec Calais, une fois sortis de la gare, nous entrons à tout hasard comme des touristes dans l'Office du tourisme. Une dame au guichet, la cinquantaine environ, nous accueille très aimablement et nous indique les lieux d'intérêt de la ville sur une carte, qu'elle présente tournée vers nous. Après quelques questions, nous profitons du fait que Sangatte est indiquée à l'ouest de la ville pour l'interroger, un peu hypocrites : « C'est là qu'il y avait le camp ? » Sans aucune réticence, elle nous répond, et nous échangeons ensuite un bon moment avec elle, en débordant un peu son rôle.

« Oh oui, il y en a en ville,, ils ne sont pas méchants... À Calais, il y en a qui aident, et il y en a qui n'aident pas. Le problème est plus du côté des passeurs, tout le monde sait où ils sont, on connaît les hôtels. Des Albanais, surtout. Vous savez, ce n'est pas nouveau à Calais, il y a toujours eu des passages. Récemment, ca a d'abord été les Kosovars, il y en avait d'autres mais tout le monde disait "les Kosovars", mais même avant. Calais, c'est l'accès à l'Angleterre. Maintenant il n'y a plus de Kosovars, ils viennent du Moyen-Orient, depuis la guerre de Syrie, et puis d'Afrique de l'Est. Ce sont des gens qui n'ont plus rien à perdre, ils veulent passer, ils font ce qu'il faut pour cela, on peut comprendre. Très peu veulent rester en France, il y a la langue, souvent de la famille déjà là-bas, famille au sens large, et puis le travail plus facile à avoir.

Les choses ont changé depuis qu'ils sont dans la Jungle, ce n'est pas très loin mais ce n'est plus en ville. Mais on les voit, oui, ils font leurs courses à Auchan, au Lidl, ils vont dans les cafés-restaus, il y en a un qui est souvent dans le café où je prends mon déjeuner, je sais que c'est un Syrien par le patron. À part quelques problèmes comme partout, il n'y a pas d'hostilité. Simplement, on donne ou on ne donne pas, chacun aide comme il veut. Non, moi-même je n'y suis jamais allée. »



Le patron d'un petit café près de la gare :

« Pas de problème, ils viennent prendre un café de temps en temps. Ce sont des clients comme tout le monde. Des fois certains sont agressifs, je les sors, c'est tout. Mais ils viennent moins depuis qu'il y a la Jungle. Le jour, ils dorment, la nuit, ils passent [ils essaient de passer en Angleterre]... La question, c'est sur quoi ça peut aboutir, tout ça... »

Deux garçons d'un gros café sur la Place des Armes :

Brèves de comptoir...

Au début de notre premier séjour ensemble, nous avons eu une discussion ouverte, facile, avec ces deux garçons de café, intéressante car ambivalente, notamment à cause du décalage entre le plus fort et décidé, peu agressif envers les migrants, parlant sans complexe plutôt sur le mode « on fait notre boulot, faut quand même avoir des clients », et le second, ajoutant des phrases plus hostiles, sur le fait qu'« ils » sont de plus en plus agressifs, que ce n'était pas possible dans un restau, etc. Encore prudents par rapport aux réactions possibles des Calaisiens à nos questions sur les migrants, nous avions démarré un peu « comme ça », sur le mode de la conversation en fin de repas, sans enregistrer.

« On ne les sert plus, non. On a reçu des plaintes de clients qui disaient qu'ils ne viendraient plus... On n'a rien contre eux, nous, mais c'est vrai qu'une quinzaine à une table, pour ne commander qu'un café et rester 3 heures en terrasse, ce n'est pas bon pour le chiffre d'affaires! Oui, si, on est d'accord [avec le fait de ne plus accueillir de migrants]. Ce n'est pas qu'on est raciste, les gens vont dire qu'on est raciste, mais il faut faire tourner l'établissement...

Oui, c'est vrai qu'il y en a moins en ville depuis qu'ils sont dans la Jungle, aussi. Mais de toute façon c'est trop, il fallait bien faire quelque chose... Il y a de nouvelles nationalités, une situation plus violente qu'avant, ça n'évolue pas bien.

Avant, non, nous on n'avait pas de problème particulier, pour nous ce sont d'abord des clients. Ils n'y peuvent rien, ce sont des malheureux... Il y en avait d'un peu agressifs de temps en temps, mais ça, il faut faire les gros bras [il fait le geste...]. Bon ça va, c'est le boulot, on sait faire ça, je n'ai pas peur, mais bon, quand ils sont quinze à arriver et que je dis non... »

Un assureur, dans la ville-nord:

« Par rapport à ce qu'on voit dans les journaux ou à la télé, on veut parler!»

« Non, cela n'a pas grande influence sur mon activité. 👗 Rien à voir avec les migrants, la situation tirait déjà la ville vers le bas. Je n'ai jamais eu de soucis avec eux, par ailleurs. J'ai ouvert l'agence ici depuis cinq ans seulement. Il y a eu un vol de portable, une fois, ça arrive partout. Mais moi, ça n'a pas eu d'influence sur mon chiffre d'affaire, non. Vous savez, c'est une région déjà sinistrée, et surtout elle a du mal à suivre quand il y a un rebond ailleurs. Calais a eu son heure de gloire, avec le port, la dentelle, l'industrie, mais tout ferme, sauf les ferries... Il y a 20% de chômage à Calais, c'est la première ville de France, on est au moins premier pour quelque chose! Eurotunnel, depuis qu'il y a le site, ca donne de l'emploi mais il n'y a plus de passage. Et puis il n'y a pas que les migrants, si les commerces en centre ville ferment, c'est aussi l'énorme centre commercial Europe, à l'ouest de la ville. Il n'y a plus de passage, en ville ce n'est plus que les bars, quelques petits commerces.

Non, moi je suis calaisien de longue date, c'est l'agence qui est récente, et c'est vrai que Calais, ça ne fait pas rêver la clientèle!

Bon, c'est vrai qu'il y a une psychose ambiante, ça joue avec les migrants aussi, il faut voir que 6 ou 8 000 personnes, Calais fait 70 000 habitants, c'est le dixième de la population. Les gens deviennent méfiants. Les problèmes sont surtout dus aux mafias, aux hôtels, aux trafics qu'on suppose... et tout ça, ça fait tout un ressenti global. Mais oui, les gens en parlent, ils ne parlent même que de ça... non, non, pas de réticence : c'est même un peu l'inverse, par rapport à ce qu'on voit dans les journaux ou à la télé, on veut parler!

Ils sont en ville, oui, même si depuis la Jungle c'est vrai qu'on en voit moins. Ils passent en vélo, à pied, ils font leurs courses dans les petites superettes. Non, je n'ai jamais senti de vague d'achat vers les systèmes de sécurité, ou les alarmes ou autres, non. Maintenant, ça évolue tout ça, pas dans le bon sens à mon avis. Il y a des associations de commerçants, il y en a qui sont plus ou moins hostiles, comme partout, mais c'est surtout des questions sur l'avenir, tout le monde se demande ce que ça va devenir. Quel camp, quelle taille, que vont faire les autres, et les nouveaux arrivants...?

Et puis sur la ville elle-même, regardez l'autoroute, elle est entourée de barbelés, de grillages. On dit en ville que ça a coûté 100 000€, il y a des fonds d'aide spéciaux, c'est l'État qui a payé, pas Calais, mais... ça change le paysage urbain, il y a des zones rasées, et puis aussi les cars de CRS ou de gendarmes partout. Ce n'est pas une situation qui peut durer, mais personne ne sait où ça va... »







« Depuis que tout s'est refermé comme ça, c'est plus violent » (une pharmacienne, assez âgée, en centre-ville) « Oh, ça ne change rien pour nous. On en a quelques-uns comme clients, il n'y a pas de problème. Je ne les fais pas payer, c'est quelques-uns de temps en temps. Vu ce qu'ils vivent!... On parle de sécurité, etc., mais ce n'est pas pire qu'à Paris! Je trouve plutôt que je n'en fais pas assez. Mais bon, je travaille, on verra ensuite. J'en discutais avec une amie, ils sont dehors tout de même, je lui ai dit "mais tu vivrais comme ça?" Il y a des Calaisiens hostiles, mais c'est aussi que les Calaisiens ne sont jamais sortis de Calais pour la plupart, ils ne savent pas. Quand on voit les malheurs dans leurs pays...

Sinon, ils sont polis et tout. Ce sont des humains comme nous, il y en a de gentils, des moins gentils. Mais c'est beaucoup la peur de ce qu'on ne connaît pas, je trouve. »

Un client écoute et se rapproche, il n'est pas d'accord : « Quand même, il y a des bagarres, ils cognent aux fenêtres, ils chapardent dans les jardins, ils abîment les clôtures... Près du port, le long de l'autoroute, ils coupent les barbelés, qui sont refaits le lendemain. »

Ils enchaînent sur Paris et les attentats, pour trouver un terrain d'accord sur le fait que les choses dérivent, que tout se tend. La pharmacienne reprend la main.

« Depuis que tout s'est refermé comme ça, c'est plus violent. Avant, c'était plus intégré. Mais chez les Français aussi, il y en a de pas bien! Bon, la crise n'aide pas. C'est sûr que quand les gens ne se sentent euxmêmes pas bien, ils ne donnent pas aux autres... »



### Dans la rue...

Martine nous décrit par des mots et des gestes les centaines de migrants qui traversent la ville chaque soir pour accéder à l'Eurotunnel. «C'est impressionnant, il faut le voir. » Effet de masse, d'ombres qui traversent la ville. Par des gestes, elle illustre l'épaisseur qui se déplace. « On les voit passer, c'est impressionnant, je me suis dit c'est quoi ? une manif ? ».

### Pas de femmes...

En ville, il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes, ils font les courses notamment, on peut en voir partout. « Il n'y a pas de femmes en ville, même dans la Jungle, les femmes seules devraient être à Jules-Ferry, on ne sait pas la part de trafic qu'il doit y avoir, mais il y en a. Peut-être 500, je dirais. »



### Sous-préfecture

Il est bientôt 11h, je marche dans les rues du centre-ville à la recherche d'un local associatif qui a probablement déménagé. Deux jeunes hommes m'interpellent, ils cherchent une rue non loin sur ma carte. L'un d'eux me tend un papier en m'indiquant une date et une heure entourées par un trait jaune fluo. Aujourd'hui, dans 30 minutes. Ils ne parlent pas français, nous communiquons en anglais tant bien que mal. Je tente de trouver plus d'information sur le document: sous-préfecture du Nord, RDV de M. Sal Ousmin avec un agent de la préfecture. « Attention, toute personne retardataire devra prendre un nouveau rendez-vous. » Bon, ne pas se planter. Je regarde l'adresse, je connais la rue, c'est à deux pas. Sur place, nous constatons que l'adresse est fausse. L'association n'est plus accueillie dans ce local. Elle fait le lien entre les antennes de l'État et les migrants. Désormais, c'est à la sous-préfecture qu'il faut aller. Je téléphone à une amie calaisienne : «Ah mais oui, il y a une antenne de la sous-préfecture, ils ont ajouté des effectifs par rapport à la Jungle. » Elle se trouve à l'entrée Ouest de la vieille ville. Nous nous dépêchons.

En chemin, Sal et moi échangeons quelques mots. Ils habitent tous les deux dans la Jungle et attendent ce rendez-vous depuis trois semaines, ils ne pouvaient pas quitter Calais, c'est un rendez-vous important, pour des papiers, titre de séjour ou droit d'asile peut-être, il ne sait pas. Nous arrivons au lieu-dit. Une trentaine de personnes attendent déjà. Sal prend un ticket et me fait signe que je peux partir. Nous nous saluons brièvement.

### Retour en train

Dans le train régional, j'écoute les lycéens. Quand le train longe la Jungle, l'un d'eux tourne la tête: « Ah, on passe devant la Jungle. » Ils regardent, on ne voit rien. L'un fait simplement une blague sur le fait de coucher sous la tente, et ils parlent d'autre chose.

### Paysage urbain

« Le paysage urbain a changé... Il y a des zones où la vitesse a été limitée... Ou vous faites vos courses, et entre-temps vous allez tranquillement à la cité de l'Europe, hop vous repassez et il y a un mur de barbelés qui a poussé le temps que vous faisiez vos courses, c'est un effet terrible!»





### Des Calaisiens racontent leur rencontre avec des migrants

« Une fin d'après-midi. Il fait déjà bien nuit. Les gens se pressent, ronchonnent, s'ignorent. Ça a commencé par un regard. Puis un sourire. Je ne me souviens plus d'où il venait. Peut-être qu'il ne me l'a pas dit. Quelle importance? Il s'était retrouvé seul, il avait perdu ses camarades. Il voulait juste discuter pour ne pas penser au froid. Ce fut court, le temps d'une cigarette partagée. C'est avec un sourire qu'il me raconte un peu de son histoire, et du soulagement qu'il ressent d'être ici pour le moment. Une fin d'après-midi. Il fait déjà bien nuit. Quelle importance, quand il y a de la vie. »

#### Dimitri

« Un bar est un lieu charmant fait de belles rencontres pour une âme fatiguée des luttes de la vie : un vendredi soir dans le centre de Calais. Un bar organise une rencontre entre des migrants et qui veut bien venir. L'ambiance est festive. On aborde les sujets graves et moins graves, on se découvre curieux, on partage, on apprend de l'autre. On est là pour se détendre, échanger, oublier un peu aussi. Certains parlent beaucoup, d'autres moins. D'autres encore semblent ailleurs, ou se perdent au son de mélodies entraînantes. Muets, émus ou révoltés devant ces destins brisés, par la rencontre de ces belles âmes, c'est sur des airs venus d'ailleurs que nous nous sommes rassemblés. C'est au son des mêmes cordes grinçantes que nos regards se sont croisés, au son des mêmes rythmes effrénés du djembé que nous nous sommes souri. Que cette soirée fut belle!»

Juliette

« J'ai côtoyé des migrants, des femmes surtout, dans l'univers particulier de l'hôpital, à la maternité ou lors de consultations gynécologiques. Elles arrivaient enceintes avec leur mari – ou sans lui – pour qu'on tente d'apaiser leurs douleurs. Souvent elles étaient effrayées, ne sachant pas pour la plupart ne serait-ce que le sexe du bébé. J'ai dû les prendre en charge, les rassurer, parfois leur annoncer que cette chute, en essayant un soir de grimper en haut d'un mur, avait fait du mal à leur enfant. Ce bébé, encore bien au chaud dans le ventre, a déjà subi les conséquences de la situation dans laquelle se trouve sa mère. Heureusement souvent on pouvait prononcer la phrase tant attendue, "everything is okay for the baby", en essayant de calmer l'angoisse de ces futures mères.

Une autre fois, on a pu annoncer à une jeune Kurde qu'elle attendait des jumeaux; elle était enceinte de presque 6 mois, s'en était bien rendue compte mais n'avait eu aucun suivi gynéco-obstétrique depuis le début de sa grossesse. Heureuse de savoir que deux petits bonshommes allaient débarquer, elle écouta avec joie les bruits des cœurs des bébés. Ce sourire aux anges d'une mère est inoubliable.

Un petit garçon érythréen qui était né dormait tel un poupon, vraiment adorable, sous les yeux de sa mère avec qui je m'entretenais des suites de l'accouchement. Il paraissait si paisible dans son berceau, son visage sans souci me revient parfois et je me demande s'il va bien, ce qu'il va devenir quand il va grandir... La maman avait perdu pas mal de sang pendant l'accouchement, elle avait dû être transfusée. Elle était épuisée mais elle avait pris le temps de discuter avec moi, de m'expliquer son parcours, ses origines. Ce sont ces petites situations, des épisodes de quelques minutes, un sourire ou une discussion, une main tendue ou un sentiment de peur qu'on réussit à apaiser, qui marquent et qui comptent. Épreuve humaine indescriptible, j'ai tout de même essayé de mettre des mots dessus. »

### Anaïs

« Squat Fort Galloo, hiver 2014. Il faisait froid dehors, personne ne disait rien. Je me souviens de leurs yeux brillants. De la musique aussi, une guitare sèche et des rythmes saccadés mais doux, sur un tamtam improvisé. Elle a plongé ces hommes dans une mélancolie certaine, et partagée. Dans leurs regards tristes, l'espoir. Emmitouflés et serrés les uns contre les autres autour du feu dansant, la musique me berce. Je croise un regard, je souris, il me sourit en retour, je n'oublierai jamais ce moment. »

Zoé

### « À leur place, je ferais exactement la même chose... »

un gendarme, hors de son temps de service Chemin des Dunes, arrêt de bus « Les mouettes », un début d'après-midi en mars 2016. Je fais du stop parce que le prochain bus passe seulement dans 2h. À peine ai-je levé le pouce, une grande voiture grise met son clignotant, s'arrête. Le conducteur me regarde assez longuement à travers la vitre, je ne comprends pas pourquoi il ne la baisse pas. Enfin la vitre descend lentement. Je m'ose à travers l'ouverture: « Je voudrais rentrer au centre-ville, vous y allez? » Le conducteur me regarde d'un air un peu méfiant, puis je déduis finalement que, malgré son silence, j'ai l'autorisation de monter. Je le remercie et, après quelques mots banals échangés, je lui demande si le fait que la moitié de la Jungle ait été rasée change les choses pour lui à Calais.

Il me dit: « Non, c'est surtout pour eux que ça change, ils sont mieux logés, au chaud. »

- Et vous, vous pensez quoi de la présence des migrants ici ? »

Il dit très distinctement, très clairement, d'un ton calme et assuré, incisif :

« À leur place, je ferais exactement la même chose... » Il y a un silence. Je finis par l'interrompre : « Vous faites quoi comme métier, si ça n'est pas indiscret ? » « Je suis gendarme. »

J'essaie de détendre et d'alimenter un peu la conversation :

- « Ah, c'est vous qui nous mettez des contraventions quand on est mal garés!
- Oui. Enfin, ce n'est pas que ça!
- Gendarme, c'est quand-même différent des CRS?
- Oui, euh... enfin ça se rapproche quand même un peu. Sauf que moi je ne travaille pas dans ce secteur. Je suis dans le quartier de Fréthun, je m'occupe de la zone entre les propriétés, les jardins, les zones agricoles, et les rails où passent les trains. Les migrants essaient de passer là pour monter sur les trains, ils passent par les jardins la nuit, ils y campent même parfois. Notre travail est de les en dissuader et d'éviter qu'ils ne se fassent tirer dessus par les habitants.
- C'est déjà arrivé ?
- (rire léger) Ah oui! Du point de vue législatif, ils sont sur leur propriété privée, si quelqu'un entre la nuit dans leur jardin, ils sont en légitime défense.
- Mais ils ont le droit d'avoir des armes chez eux ?
- Ce sont des chasseurs! Mais ce n'est pas fait pour tirer sur les gens évidemment, donc on finit par leur confisquer leur arme pour éviter que ça se reproduise. Et du côté des migrants, on essaie de leur faire comprendre diplomatiquement que s'ils ne veulent pas se retrouver dans cette situation, il faut éviter de passer par là. Mon travail, c'est un peu comme le gendarme et le voleur, vous voyez!»

À ce moment, je remarque que nous écoutons de la techno-house qui sort des haut-parleurs de la voiture. Nous passons devant l'hôtel de ville de Calais, il me dit qu'il a été bombardé par les Anglais et les Américains pendant la deuxième guerre mondiale, et qu'il a été reconstruit depuis.

Il me dit qu'il a été muté ici. Il va repartir bientôt, il est muté tous les quatre ans. À l'origine, il vient de Montpellier. Il mentionne en passant sa femme, ses enfants, qui n'ont pas peur de se baigner dans la mer l'été... même si l'eau est froide.

### Le Lidl de la rue Mollien



Nous y allons, parce que déjà plusieurs personnes nous ont parlé de ce magasin qui, au temps des camps en ville, a été pendant un temps un lieu d'approvisionnement massif des migrants. Le chef de la sécurité accepte très facilement de nous parler, sur un ton très ouvert, devant un rayon un peu reculé, tout en jetant régulièrement un œil sur les allées.

« Avant la Jungle (avant le 30 mars 2015), il y avait énormément de migrants dans le magasin, il faut voir, ils étaient 200 ici, dans cet espace! Eux étaient deux vigiles seulement, complètement débordés. Il y avait beaucoup de vols, des personnes qui partaient avec 5 ou 6 bouteilles ou portaient les manteaux qui étaient en vente. C'était des groupes d'hommes. Parfois, il y avait des bagarres devant le magasin. Sinon, ils achetaient surtout de l'alimentation, toujours la même, on a refait nos listes d'approvisionnement, du thon du thon du thon, ou des sardines, des œufs, de la féta, des haricots rouges, du pain blanc, des fruits secs, et beaucoup de produits laitiers, fromage et yaourts. Et puis de l'alcool. Beaucoup, beaucoup d'alcool, des palettes entières! C'est des clients comme tout le monde, ils ne sont pas méchants, ils sont dans la misère, mais on ne peut pas accueillir toute la misère du monde. »

Un peu plus tard, il ajoute, pensif : « Ce sont des malheureux. »

En partant, nous discutons brièvement avec le vigile occupé à la sortie du magasin, près des caisses.

« Ils dormaient là, c'était fou quand même... On arrivait et ils dormaient tous là ! »



# COMMERÇANTS ASSOCIÉS

**CONSIDÉRANT** la nécessité de protéger «l'image de la ville », les commerçants s'organisent. Ils sont calaisiens, ils sont en colère. Plus contre l'État ou la cité de l'Europe que contre les migrants. Cela n'en fait pas – pas simplement, pas tout à fait – des «Calaisiens en colère»

Le Parti de gauche progressiste de Calais Laurent Roussel est cafetier. Il a fondé le PGPC, le Parti de gauche progressiste de Calais, qu'il présente comme la seule « réelle opposition de Mme Bouchard », un parti qui soit à l'écoute des Calaisiens. Sa méthode, être sur le terrain et discuter avec les gens. Critiquant la maire pour s'être éloignée des réalités et des problématiques quotidiennes, il veut être un porte-parole et proposer des solutions politiques, de nouvelles solutions qui n'attisent pas la haine. Selon lui, la maire, Natalie Bouchard, a attisé la haine et développé le racisme à Calais. Elle récupère les voix du Front national, elle a été élue avec ces voix. M. Roussel défend un argumentaire autour de la dignité et du respect envers des humains. Comment faire pour que les haines se calment et que les migrants soient aidés et « traités humainement »? « Le problème, c'est que les gens deviennent racistes. Face à leurs situations elles-mêmes précaires, les Calaisiens, enfin certains Calaisiens, dénoncent les commerces qui sont dans la Jungle, ils dénoncent les consommations d'énergie, les dons, les aides qui sont données aux migrants. Ils se sentent défavorisés, exclus des intentions politiques, etc.» Il évogue le rôle des médias : « On a été pourri par les médias. » Surtout, la maire ne réalise pas la détresse des Calaisiens, la misère et les problématiques quotidiennes: « La souffrance, elle ne la connaît pas. Aujourd'hui les gens à Calais souffrent. Si les gens avaient un travail, ils accepteraient plus facilement la présence des migrants. Il y a de gros problèmes pour trouver des logements à Calais, et on ne s'occupe pas de nos SDF. La population n'a pas été habituée à ca. S'ils n'avaient pas de problèmes économiques, ils ne dirigeraient pas leurs violences vers les migrants.»

Il critique la maire qui a imposé l'emplacement actuel sans consulter les représentants politiques ou les Calaisiens. « On voulait que le camp soit déplacé à L'Hoverport. » Cela aurait permis que ce soit humain pour les migrants, ils auraient été bien installés, là ils sont dans la boue.

« Nous, on voudrait travailler avec des associations nationales et internationales. Il faut travailler avec des responsables de leurs religions. Aujourd'hui ils sont livrés à eux-mêmes, les migrants. Et les bénévoles et militants présents ne donnent pas le sentiment de faire du bon boulot. » Il y a un mangue de coordination entre les associations, et entre les associations qui sont de gauche et la mairie qui est de droite. Du coup, les aides sont éparpillées, incohérentes, et on ne traite pas la question sur le fond. On met un bureau par ci, un bureau par là, la Jungle ici, et ils passent dans la ville, ça fait peur aux gens: «C'est si simple de se rassembler autour d'une table, entre divers responsables et de trouver des solutions. Après, il faut comprendre les gens. » Par exemple pour le bus: « Ils prennent le bus, ils ont le droit puisque ce sont des humains. Hélas ils ne paient pas le bus, la plupart ont des mauvaises odeurs sur eux. Et ils sont nombreux. Du coup, le Calaisien est incapable de prendre le bus, le bus est désormais occupé par les migrants, ce qui ne permet plus aux Calaisiens de prendre le bus pour aller faire leurs courses, alors les commerçants en souffrent. »

Laurent Roussel est inquiet des tensions actuelles : « On n'est pas à l'abri d'un drame. »





### Au café...

Je suis au café. La patronne discute avec une passante, elles évoquent la manifestation des commerçants de Calais qui aura lieu le dimanche suivant, dont le slogan est « J'aime ma ville! » Le sujet revient plus tard avec d'autres clients, eux-mêmes commerçants. Au moment de payer, je discute un peu de la manifestation, en l'interrogeant sur les affiches en centre-ville. Deux clients commercants embraient en particulier, et vont en parler sans gêne pendant une demi-heure. On passe d'un sujet à l'autre, autour de Calais et sa pauvreté croissante. Les migrants, la proximité de la Jungle, leur présence en ville sont responsables de la ville qui se vide, du peu de clients, mêlés à des constats sur la montée de la précarité à Calais, la baisse de leur chiffre d'affaires, le développement des centres commerciaux. Le ton est calme, mais le discours est un discours de colère. « On est la troisième ville la plus pauvre de France. On travaille bien le 4 et 5 [du mois], après qu'ils aient touché le chômage. Il y a plus de chômeurs que de travailleurs à Calais. »

L'un souhaite vendre, quitter ce commerce avant d'être en faillite, mais il n'y arrive pas. « Ce n'est pas cher ici, allez, je vends 40 000 euro, ce n'est pas cher, franchement !» Le visage des rues a changé ces dernières années, leur commerce a décliné à mesure des années. Il me décrit des rues bondées de passants, Calaisiens, Anglais, habitants des villages alentours venus faire leurs courses en ville. « Il y a 30 ans, je travaillais dans une brasserie, cours Lafayette, c'était noir de monde. Là, vous voyez... Aujourd'hui, les Anglais me demandent ah, c'est ca, votre centre-ville ? »

Ils parlent beaucoup de la cité de l'Europe, le grand centre commercial à l'ouest de la ville, qui a tué les commerces du centre-ville : « Avant, il n'y avait pas les 4B et la cité Europe, non plus ! » Vont-ils aussi évoquer ce problème pendant la manifestation ? Retrait prudent: « Ah non, non... c'est bien dit qu'il n'y a pas de ligne politique. » Ils insistent sur le caractère apolitique de l'événement : pour eux, les migrants ce n'est pas politique, la cité de l'Europe, si. Cela a bien un sens précis pour eux : la politique, c'est quand il y a des choix partisans : « ...en quoi ce n'est pas politique ? il n'y a pas de parti de gauche ou droite. Même la maire elle sera là. »

Je reviens sur les migrants. Le discours reste prudent, plus confus, mais décidé. « C'est que c'est des gens qui... on comprend leurs malheurs... je ne suis pas raciste – ma fille elle est avec un étranger – mais on ne peut plus les laisser rentrer, ne serait-ce que pour... je ne sais pas, ils se chauffent au feu de bois parce qu'ils ont froid, mais nous, c'est notre gagne-pain! »

Une cliente passe, on me dira ensuite qu'elle est ellemême vendeuse dans une boutique de la cité de l'Europe: « C'est pas mal ce qu'ils veulent, c'est bien. Ils essaient de faire bouger les choses un peu. Moi je n'y connais rien en politique. Ils essaient de faire bouger les choses, parce

que ça stagne en fait. Ce n'est pas la Jungle, c'est la situation, tout se trafic qui a ralenti, ce n'est pas la faute de la Jungle, c'est vraiment la mauvaise image de la région. » Les deux autres reviennent sur les charges, ils ont la corde au cou : « C'est les charges aussi, on n'a plus le même chiffre d'affaires. Il y en a plein qui ferment leurs commerces. » Ils font le lien avec les migrants, à cause de la vente hors taxe dans la Jungle : « Là-bas ils ont tout, ils ont fait une brasserie, une boulangerie... ils paient le pain 50 centimes, ils me font rire, ils ne paient pas de taxes eux, ils ont le droit, eux! » « Ils vendent plus de bière que nous à l'emporté, ils ne paient pas de taxes, je sais pas comment ils font. Oui, ça passe à la télé, c'est connu de tout le monde. Ça me met en colère! » Un copain dont «la maison est à 10 m du truc, ils se vident, quoi... ». Outre la télé, ils se réfèrent surtout au Littoral et aux sites internet tels que « Calaisiens en colère », et au bouche à oreille : « Une amie qui habite à côté du truc, elle me raconte... », « un ami cafetier, il m'a dit... ». « Vous avez vu le site "Calaisiens en colère", je ne prends pas tout, hein, mais c'est bien. » Je note le vocabulaire indirect pour désigner la Jungle et les migrants : « là-bas », «du truc », « ceux-là ».

Je me permets de demander ce qu'ils proposeraient, quelles seraient leurs idées, s'il y a des changements à faire. Ils l'entendent comme une question sur ce qu'ils souhaitent : « Ah bah moi ce que je veux, c'est profiter de la vie, on veut vendre, partir au ski l'hiver et à la mer l'été... entre guillemets normal, quoi!»

M. Roussel défend un argumentaire autour de la dignité

# Le Collectif des industries et des commerces du Calaisis

Fréderic est le patron d'une boulangerie du centre commercial des 4B. Il est président de l'association des commerçants du Calaisis. Ce sont deux commerçants de la rue Jacquard qui suivent son mouvement qui m'ont recommandé de le rencontrer : « Il est bien, il se bouge pour nous. » Le fait qu'il soit lui-même boulanger et son engagement « apolitique » ont fait de lui un personnage populaire et médiatique. Ce collectif est à l'origine de la manifestation prévue le dimanche suivant.

J'ai pris rendez-vous un matin sans difficulté. Quand j'arrive, Frédéric m'annonce qu'il a peu de temps, il doit organiser la manifestation du dimanche. C'est important La discussion dure 40 minutes. Il exprime facilement ses idées et les revendications du collectif, il pose même des questions, il donne des exemples pour illustrer son argumentaire.

« Ce n'est pas le problème des migrants, moi les migrants ne me gênent pas. Hormis quand ils foutent le bordel quand ils veulent passer, après chacun défend son bifteck. Non, la problématique c'est celle de l'image. Oui, de la gestion qui est faite de l'image. Aujourd'hui le camp, comme il n'a pas été géré dès le départ comme on l'avait demandé depuis longtemps, on a créé un bidonville. Et à coup d'images, sur les réseaux sociaux, les journaux télévisés, ou partout en Europe, etc., ça dégrade l'image de la ville. Par le biais de l'image du camp, alors que les migrants, il n'y a pas en centre-ville, on ne les voit pas, pourtant on est touché.

L'association ne concerne pas que les commerçants. Aujourd'hui, c'est un collectif qui représente plus de 700 entreprises du Calaisis. C'est qu'il y a un réel malaise, quand vous avez 700 personnes en un mois, qui signent une adhésion... Son vrai nom c'est Collectif des entreprises et des commerces du Calaisis. L'idée, c'est de dire le collectif, pas anti-migrants, ou pro d'ailleurs, peu importe. Nous, notre discours il est assez simple, c'est de dire que la gestion du camp n'incombe pas aux Calaisiens, elle incombe à l'État, qui doit faire les choses correctement, ce qu'il n'a pas fait depuis que ce camp s'y est installé. Ça c'est la première chose. Déjà moi, je sais exactement ce qui se passe dans le camp, j'y suis allé plusieurs fois, mais... ça ne me regarde pas. En tout cas, ça ne regarde pas le collectif. Nous, ce qu'on dit, c'est qu'il y a un impact économique. Euh... dû à l'image. Je vais prendre un cas simple : hier, il y a des migrants qui ont essayé de passer outre les barrages qu'ils avaient

mis vers le tunnel. Résultat, la rocade a été fermée, et la cité Europe, ils ont eu zéro client dans l'après-midi. La cité Europe représente 900 ou 1 000 emplois. C'est un exemple, voyez.

Aujourd'hui, comme on ne veut pas régler le problème, on laisse faire les choses, donc on a des exactions, il y a des gens qui veulent passer en Angleterre et on ne fait rien pour les recevoir correctement en France. C'est normal hein, on a que ce qu'on mérite. Moi là-dessus, je reste entier. Ce que je dis simplement c'est que ce camp ne dépend pas du collectif, la gestion dépend de l'État. Par contre, nous ce qu'on dit, c'est que l'impact économique sur l'image de Calais est important. On n'a plus un seul Anglais qui vient, on a une ville qui marche au ralenti parce que les gens qui habitent en périphérie d'agglo, les villes aux alentour, Dunkerque, Boulogne, Saint-Omer et les villes plus proches ne viennent plus à Calais parce qu'ils ont peur. De quoi ? Je n'en sais rien, mais ça, vous ne pouvez rien y faire. Ils ont peur de se faire attaquer par une horde de migrants avec des machettes. Je n'en vois pas, moi, hein, j'en ai ici et je n'ai jamais eu un problème. Mais ça, peu importe, c'est un constat. Que faire face à ça, et à la détresse des entreprises ? Parce qu'aujourd'hui il y a beaucoup d'entreprises qui sont au bord du dépôt de bilan. On n'a pas de vision sur notre chiffre d'affaires. Il faut qu'on mette en place une exception fiscale, c'est la seule solution. Une zone franche étendue à l'ensemble du territoire... Et puis la deuxième chose qu'on défend, nous, c'est la mise aux normes HCR du camp. Toujours pour des questions d'image. Si dès le départ on avait mis ce camp aux normes HCR, les journalistes seraient venus une fois, ils auraient vu contrôle d'accès, entrée, sortie, etc. Comme ça se fait partout, partout, partout dans le monde, il n'y a qu'à Calais, c'est la fête. C'est le camp le plus pourri au monde, ce n'est pas moi qui le dis, c'est la présidente de Médecins du monde que j'ai rencontrée. Je n'invente rien. Voilà, notre problématique elle est là. Donc un camp HCR où on recoit dignement les gens. On est la sixième puissance mondiale, on doit recevoir les gens dignement. La manif, elle est claire, c'est « Mon port est beau, ma ville est belle. ». On veut sortir de cette image déplorable pour le Calaisis. On aime notre ville, on y a investi de l'argent, on a des enfants... On veut sortir de cette image. Quand on avait Sangatte, on n'avait pas ces problèmes d'image, c'était un camp fermé. On en avait parlé, on en parle toujours des migrants à Sangatte. Mais là, pour l'image du Calaisis, c'est une catastrophe. C'est ça qu'on pointe du doigt. En disant à l'État : vous n'avez pas fait votre travail, et parce que vous n'avez pas fait votre travail, nous on est pénalisé, et on continue à être pénalisé. Là on n'est plus content.

Juste une chose, par rapport à ce qui va se passer dimanche: connaissez-vous en France un seul mouvement qui regroupe l'ensemble des syndicats ouvriers, l'ensemble des syndicats patronaux et l'ensemble de la classe politique, de droite et de gauche, dans le même mouvement? Ça n'est jamais arrivé. Mme Bouchard et M. Capet, l'une des Républicains l'autre du PS, ils sont d'accord avec notre collectif, qu'il faut un moratoire fiscal, etc. Ils nous soutiennent, ils l'ont dit ouvertement à la télé, dans les journaux, ils nous soutiennent. Pareil pour, aujourd'hui la CGT-port, la CFTC, la CGC.

- Ils sont, euh, ils sont avec nous, C'est Monsieur Roussel, oui... Bah, je le connais bien, il n'y a pas de souci. On va tous dans le même sens, je veux dire, voilà. Ce qu'on demande. c'est un rendez-vous avec M. Macron pour di

- Et le parti de gauche progressiste de Calais?

va tous dans le même sens, je veux dire, voilà. Ce qu'on demande, c'est un rendez-vous avec M. Macron pour discuter de cette forme de fiscalité exceptionnelle. Je le dis et je le redis, je le surdis : moi, le problème des migrants à Calais ce n'est pas mon problème. Il faut que ça soit réglé

et ça, c'est le travail de l'État. Il y a tellement de monde dans ce camp. S'il avait été bien géré, est-ce qu'on aurait eu besoin de tous ces gens-là? Aujourd'hui il y a n'importe quoi, ça part dans tous les sens, ce n'est pas que moi qui le dis, c'est des gens comme Salam : les Anglais arrivent, ils déversent des tonnes de vêtements, mais on n'en a pas forcément besoin... oui, si on leur donne des T-shirts en plein hiver, c'est sûr qu'ils ne vont pas les utiliser. Ce n'est pas géré et quand ce n'est pas géré c'est le bordel. Ils auraient dû faire un camp HCR. Regardez le maire de Grande-Synthe, il a dit c'est le bordel, je fais un camp HCR, il a pris Médecins du monde et il l'a fait. L'État lui met des bâtons dans les roues, je ne sais pas pourquoi, enfin si je le sais trop bien. L'État ne veut pas faire d'appel d'air - sauf que ça ne marchera pas, c'était déjà le cas il y a dix mois et il y a dix mois ils étaient 600, aujourd'hui ils sont 6 000... 10 000. Après, ce qui se passe sur le camp ne me dérange pas, on est dans une économie de survie. Ils fabriquent leurs pains... Ce que par contre les calaisiens n'aiment pas, et je peux les rejoindre, c'est qu'il y a deux poids deux mesures. Les exactions commises par certains migrants, il ne se passe rien, juste un rappel à la loi. L'autoroute A16, on limite à 90 car il y a des migrants et des risques qu'on les écrase. On dit OK, et qu'est-ce que l'État met, un radar! Qu'est-ce que vous pensez que le Calaisien qui se fait flasher va penser? Ils m'emmerdent, c'est bon, ils sont déjà là, et en plus je prends un PV!

Les radars, ce n'est pas la mairie, c'est la préfète, encore une dame en plus. Non, il n'y a pas d'opposition entre eux, c'est plutôt qu'ils ne se rendent pas compte. Vous savez, ils ne vivent pas là, eux. Bon, 300 migrants, ça ne représente rien sur la population totale, ils sont repoussés gazés, etc., zéro interpellations. Et le Calaisien, il prend son portable en voiture et il va prendre deux points. Deux poids, deux mesures. Vous savez, si le FN a progressé comme ça dernièrement à Calais, il ne faut pas se poser de questions plus loin. Le Calaisien, il n'est pas raciste, le Calaisien ça fait des années qu'il vit avec des migrants et des Anglais. Il sait ce que c'est, ce n'est pas le problème. Le problème c'est deux poids deux mesures.

- Avant la Jungle, les migrants habitaient dans la ville ?
- Oui. Il fallait les sortir de la ville, très clairement. En ville, ce n'était plus possible. Il y avait un squat, là, juste devant. Ils étaient 100 là-dedans, ils faisaient du feu, ça a cramé. Ils se nettoyaient dehors, sur les trottoirs. Non, ce n'était plus possible. Je ne sais plus combien de squats il y avait dans Calais, une vingtaine, une trentaine. Moi, comme président des commerçants, j'ai dit à un moment pour le commerce, on ne peut pas avoir des squats en face des commerces, ce n'est pas possible. Donc, euh, on avait dit à l'époque qu'il fallait trouver des

solutions à l'extérieur de la ville, faire un camp tampon, ou... Et Madame le maire a décidé de donner Jules-Ferry, pour y mettre les femmes et les enfants. Là l'État aurait dû dire, mais qu'est-ce qu'on fait des autres! Il n'y a pas que des femmes et des enfants. Donc l'État aurait dû décider, on met un camp HCR pour les hommes. Non, ils ont laissé faire le truc, donc les hommes se sont installés en périphérie d'agglo, proche du tunnel d'un côté et proche du Port de l'autre côté. Et à un moment, ils ont aussi viré ces camps, euh... pour la sécurité du port et du tunnel. Donc ils ont viré les camps, entre guillemets à coups de bulldozer, sans donner la possibilité aux gens de se réfugier à un endroit. Donc on ne fait que déplacer le problème. Eux se sont dit, on nous enlève de là, de là, de là...Bon, le seul endroit où on ne risque de pas d'être emmerdés, c'est près du camp Jules-Ferry où on nous donne des repas. Et ils se sont mis là, proche de l'endroit où on leur sert à manger. Enfin eux, en tout cas c'est le seul endroit où on les a laissés s'installer. Si j'aurais pensé à un autre endroit ? Non, si ce n'est peut-être un peu plus dans les terres. Encore faut-il trouver un endroit suffisamment grand. Vous savez, c'est la patate chaude, tout le monde va se la refiler. Moi j'entends aujourd'hui des gens dire ah là là, ils vont avoir un moratoire fiscal, non mais allez-y, prenez-les, hein!

C'est hallucinant!

C'est un sujet tellement délicat et chaud. La crise migratoire, c'est une crise internationale, nous on n'est que..., que le réceptacle de tout ça. L'entonnoir, ils veulent aller en Angleterre, nous on est au bout. Il y a 32 km qui séparent l'Angleterre de Calais. Mais le gouvernement britannique n'est pas plus clair, eux ils ont besoin de cette main-d'œuvre pas chère, mais sans la déclarer. La preuve, quand un migrant arrive à passer et se fait attraper, qu'est-ce qu'on en fait à votre avis? On le garde! Il n'y a pas un migrant qui ait fait demi-tour, pas un. Le problème vient de là, si demain les Anglais les refoulent, en deux jours ca fait le tour du camp, les gens se disent bah, c'est bon, on ne passe plus si on se fait gauler, on revient. Là, non, donc ils essaient de passer. On n'a même pas un bureau de l'immigration anglaise ici. Ils se foutent de nous. À partir du moment où la frontière anglaise est en France, on subit toutes les conséquences et les Anglais zéro. Si l'Angleterre a besoin de cette main d'œuvre, qu'ils la prennent. Ils donnent des papiers, des autorisations de travail aux migrants qui sont ici et voilà, on n'en parle plus. Et si ces migrants veulent rester en France, tant mieux! Là ils ne veulent pas rester en France, il y a eu à peine 400 demandes de papiers, sur les milliers qu'ils sont. Vous voyez le paradoxe ? Ils ne veulent pas rester là, et ils sont là. J'en ai discuté avec eux, moi, j'ai été sur le camp, plein de fois, ils ne veulent pas rester. Je les comprends, nous on n'a rien à leur offrir, il n'y a pas beaucoup de boulot, ils ont de la famille sur place, ils parlent anglais. Et au contraire, plus ça va, plus la frontière est étanche...



# **II.AIDANTS**

**CONSIDÉRANT** qu'il y a mille façons de croiser le chemin des migrants, de les accompagner pour quelques pas ou de changer de vie au contact des mondes qu'ils nous découvrent...

Bénévoles en ville...

Aujourd'hui, Séverine dépose des vêtements au cinéma. Des amis sont venus chez elle pour lui apporter quelques sacs et ensemble ils ont fait des choix entre des jeans, des T-shirts ou des pulls trop petits : « C'est ma contribution, à petite échelle, je ne vais pas dans la Jungle faute de temps et peut-être de force, mais je ne peux pas rester les bras croisés!» Elle croise Jean qui s'occupe de la collecte, il raconte ébloui ce jour où ses locaux débordaient de dons : « C'était de la folie, il y en avait de partout ». Je repense au Secours catholique, où une responsable nous disait que l'association n'avait jamais eu tant d'offres de bénévoles.

Plus au sud de la ville, non loin de la poste centrale, je rencontre Michel au guichet de sa pharmacie, il me décrit ses week-ends dans la Jungle où il se rend régulièrement, parfois seul, souvent avec sa femme. Ils y connaissent du monde, des calaisiens, des afghans, des kurdes et des soudanais. Il raconte son goût pour les thés partagés, ce sont de bons moments dont il veut parler. Il raconte aussi son métier à double entrée, dans cette pharmacie et dans la Jungle, il se sent « utile » et peut apporter des connaissances pour aider un peu, « filer un coup de main ».

Son discours fait écho à celui de Yann, qui travaille dans une association où il se rend disponible sur tous les postes, et qui parle de son parcours sur un ton amusé : « Avant, je passais du temps avec les Afghans dans les squats. Là, récemment, j'ai mangé avec une actrice qui m'a félicité... Ah ah, tu te rends compte ? » Ou celui de Martine, qui habite dans le Calaisis. En électron libre, elle se rend presque tous les jours à Calais. Elle aussi a ses habitudes à travers les ruelles et les tentes, elle a des amis qui lui « apprennent beaucoup sur la vie », elle raconte des instants joyeux, malgré les souffrances quotidiennes. « C'est fou tout ce que j'apprends, vraiment, dans la Jungle j'ai l'impression de voyager partout dans le monde! »

# Le choc des photos à l'âge d'internet...

« Il ne faut pas chercher trop loin non plus. Pour nous c'est simple, le lendemain du jour où les photos du petit Aylan mort sur la plage sont sorties sur internet, on a reçu plein de coups de téléphone, et les Anglais sont arrivés. Par centaines! Mais il faut aussi dire qu'ils n'ont pas arrêté d'arriver ensuite... »

un employé de l'Auberge des migrants







## LIEUX BIENVEILLANTS EN VILLE

### Dans une laverie, rencontres en blanc et en couleurs

Une laverie en ville, où les migrants venaient laver leur linge, s'est peu à peu transformée en un lieu de rencontres, grâce à l'accueil amical du patron. Cela malgré le fait qu'aujourd'hui, un grand nombre de clients préfèrent aller ailleurs, comme il en témoigne: « Ils pensent qu'ils vont attraper des maladies s'ils utilisent les mêmes machines qu'eux... mais regardez, moi j'utilise ces machines tout le temps, et je n'ai pas de boutons sur mes bras. Mes machines sont toujours propres, je les nettoie bien! »

Cet espace qui pouvait paraître vide et froid s'est ainsi rempli d'échanges inattendus. Un chocolatier de Damas, un Kurde révolutionnaire, une Soudanaise avec ses deux petits enfants. Le patron raconte : « Des fois, ils profitent de ce moment pour parler avec leurs familles par skype. Ils me présentent, et j'ai déjà dit bonjour à plusieurs personnes. J'ai dû parler avec des gens de partout. Et guand je me balade avec ma copine. on m'appelle et me fait des signes de la main de l'autre côté de la rue. Vous savez, normalement ils viennent me dire au revoir quand ils savent qu'ils vont passer. » Les histoires sont nombreuses, et en aidant une Calaisienne âgée à plier ses draps, il continue : « Il y a un Syrien, il vient seul maintenant... il a réussi à faire passer sa femme et son enfant, mais il n'avait pas assez d'argent pour passer lui-même. Il doit attendre!» Le patron finit par me montrer un bidon de lessive qu'il garde dans sa réserve : « Il y a deux personnes qui sont venues il y a un mois, et m'ont demandé si je pouvais garder leur lessive... regardez, ils ont écrit leurs noms dessus, Farah et Iqbal, en français et en arabe. Bon, ce n'est pas perdu, moi je m'en servirai un jour s'ils ne reviennent pas... peut-être qu'ils ont réussi à

### Retrouver le plaisir d'inviter

passer, mais on ne sait jamais... pour l'instant je le garde

Dans un local en ville, des femmes et des enfants se réunissent une fois par semaine. Juste le temps de partager un repas, parfois de faire connaissance et d'échanger. Ils trouvent au sein de ce lieu le confort, la commodité, une chaleur familiale tels que chacun les trouve chez soi. Ces femmes disent toutes qu'elles attribuent énormément d'importance à se réunir lors de cette journée. C'est une occasion et le plaisir de se faire belles, d'oublier les soucis. À leur disposition se trouvent une cuisine, une grande salle avec des jeux pour enfants, des livres, un rétroprojecteur pour regarder des films, du matériel à tricot, un jardin, des vélos. De quoi passer une journée plaisante et enrichissante.

Elles insistent sur le plaisir de pouvoir servir soi-même toute une table de proches, de pouvoir choyer ses invités. C'est l'idée si heureuse de ce lieu: lors de ce rendez-vous hebdomadaire, les femmes ne reçoivent pas de l'aide, mais leurs invités. Et c'est avec beaucoup d'engouement et de minutie qu'elles préparent et servent les plats. Après manger, on regarde un film ou on tricote. Ou bien les enfants sont tous collés devant un dessin animé, tandis que leurs mères s'échangent des astuces de tricot en bavardant de la vie de tous les jours.

Enfin, vient le moment de repartir, de rejoindre l'endroit où elles passent la majorité de leur temps. Là où elles ne sont pas sûres de pouvoir manger un repas par jour. Où cuisiner soi-même n'est pas toujours possible, où les repas sont souvent distribués par d'autres. Où les invitations à boire le thé se font de façon rudimentaire. Ce lieu où le rythme de la vie dépend de l'organisation des associations et des décisions de l'État.

### « Ça a changé ma vie!»

Kathie est une anglaise bénévole. Elle étudie la médecine. Elle loge à la ferme de Herzeele, une résidence artistique où sont accueillis quelques bénévoles et chercheurs depuis plusieurs mois. Kathie est ici depuis janvier. Elle fait le taxi à Grande-Synthe pour les migrants qui veulent aller à Calais, au magasin, etc. L'entretien a eu lieu en anglais.

- « Être ici m'a complètement changée. Ça a changé ma vie.
- Qu'est-ce qui a changé exactement?
- D'abord de réaliser que l'argent n'est rien. Je ne veux pas d'argent. Je ne veux pas travailler pour l'argent. Ça n'a aucun sens, aucune utilité. Je ne pourrai pas retourner travailler pour faire de l'argent. J'ai vécu et vu tellement de choses, ici. Chaque jour! Je n'ai plus de vie à quoi retourner. J'aimerais bien! Mais tout a changé pour moi et ce n'est plus possible de retourner à ma vie d'avant, j'ai complètement changé.
- Tu travailles pour une association, ou tu es venue de ta propre initiative, comme ça ?
- De ma propre initiative, nous sommes tous des bénévoles indépendants ici. Je fais des allers-retours vers l'Angleterre, je dois étudier le weekend. J'ai mes examens de médecine la semaine prochaine. Mais ce matin en me levant, j'ai senti que c'était peut-être le moment pour moi de rentrer. Je suis à leur service, pour eux je suis un produit, une ressource ("a commodity"). Ils peuvent me demander de les amener ici ou là, je dis oui, ils savent qui je suis, je suis toujours souriante, disponible. Avant je faisais ça avec mon ami, mais maintenant il est parti et je ne me sens plus aussi à l'aise. Ma voiture est vieille et tombe en ruine. J'ai dû casser une des vitres, les verrous des portes ne fonctionnent plus et un soir je n'ai plus pu l'ouvrir. Maintenant je ne peux plus la fermer à clé. Je n'ai même plus de téléphone, je me le suis fait voler dans le camp. C'est devenu un peu risqué pour moi de faire ça sans téléphone, seule, dans une voiture à moitié foutue. Ce que je fais, conduire des migrants dans ma voiture, est illégal. Je peux être arrêtée pour ça, pour « trafic de personnes ».

Mais quand je vais là-bas je mets ma "happy face" parce que je ne peux pas me permettre de montrer ce que je sens, ce n'est pas juste, au regard de tout ce qu'ils ont traversé et vu, certains ont vu leur famille se faire tuer - ce que tu sens n'est rien, en comparaison. Donc quand on rentre, on a assez envie de boire, c'est un peu une libération. Il ne faut jamais nous demander comment on va, parce que tout sort à ce moment-là...

Depuis quelques semaines, l'association Utopia, organisatrice de festivals de musique, est devenue organisatrice du camp de Grande-Synthe. Ils ont de bonnes intentions, mais ils ne savent rien faire donc on doit tout leur apprendre. La police est venue compter le nombre de personnes présentes au camp, ils en ont compté 1 100 donc ils ont accordé la permission de placer des abris pour 1 100 personnes. Mais en réalité tout le monde sait qu'ils sont beaucoup plus nombreux. Le camp de Grande-Synthe, maintenant, est comme un triangle, un V, d'un côté il y a l'autoroute avec tous les camions. Les conducteurs de camion les détestent, ils klaxonnent un maximum quand ils passent à côté du camp et crient des insultes par la fenêtre de leur véhicule, il y a un bruit d'enfer. De l'autre côté, il y a les chemins de fer, avec les trains qui vont en Belgique, etc. Pour eux c'est comme s'ils habitaient dans une maison faite en bonbons et en chocolat, tout en étant diabétiques!

MSF loue le terrain donc les CRS ne peuvent pas entrer sans montrer un laisser-passer, ils n'aiment pas ça. Pour moi, les CRS sont des criminels. Dans le camp précédent ils ont interdit d'apporter du pain aux migrants. Puis les couvertures ont été interdites, alors qu'il neigeait et que c'était la période la plus froide de l'année. Le pain illégal, tu imagines ? Ils veulent qu'ils meurent! On a dû cacher des choses dans nos pantalons, les vestes, les chaussures, partout, on planquait tout ce qu'on pouvait pour le faire entrer dans le camp sans que ce soit confisqué.

J'ai toujours pensé que la politique d'un pays pouvait s'évaluer à la façon dont les animaux sont traités. Mais en fait, ça se voit directement à la façon dont ils traitent les humains.

Les personnes là-haut en charge des décisions politiques sont inhumaines. Les gens haut placés, les politiciens, ne vivent pas dans le monde réel, ils vivent dans un autre monde. Des fois j'aurais envie de prendre David Cameron sous mon bras et de lui dire « Viens, on y va, prends 2 T-shirts, surtout aucun argent, de bonnes chaussures, et viens, on va au camp. Viens, je t'emmène voir... » Oh, j'aimerais tellement ça. La police, les politiciens et les passeurs travaillent ensemble.

- Qui sont les passeurs, en fait ?
- Les passeurs, c'est la mafia. Ce sont eux qui te permettent d'être dans le camp. Si tu viens de Syrie, pour pouvoir passer à travers la Grèce, l'Italie, etc., jusqu'en France, tu dois payer des passeurs. Tu ne peux pas t'en passer. Sinon ils te foutent en l'air.

Si on pense que nous sommes à l'abri de ça, on se trompe. On n'est pas du tout safe! Un de mes amis, Assim [nom fictif] a vu son neveu se faire prendre par la police, ils l'ont mis dans une voiture et il ne l'a jamais revu, il ne sait pas où il est, il a simplement disparu. Ça leur arrive à eux, mais ça nous arrive à nous aussi. Ça faisait à peine une demi-journée que j'étais arrivée ici et j'avais déjà le sentiment d'être extrêmement proche des gens qui vivent ici. Nous sommes tellement proches!

Les migrants ne veulent pas rester en France. D'abord parce que ce qu'ils voient de ce pays leur fait penser qu'ici tout le monde est raciste. La police, les gens qui leur crachent dessus dans les rues de Calais, le gouvernement déclarant la distribution de pain illégale... Mais aussi parce que ces gens ont parfois un haut niveau d'éducation, ils ont appris l'anglais, des membres de leur famille vivent en Angleterre, ils ont une histoire avec l'Angleterre. Même si on leur dit « Tu verras en Angleterre c'est la même chose, tu vas arriver et ils vont te mettre en prison », ils ne te croient pas, c'est si profondément ancré, inscrit en eux que l'Angleterre c'est bon pour eux, c'est impossible de changer cette représentation. C'est comme de vouloir changer la représentation que les fascistes ont des migrants.

### Banque alimentaire

### L'Association d'entraide du Calaisis



L'Association d'entraide du Calaisis (AEC) est affiliée à la Banque alimentaire. Elle m'a été indiquée par un employé municipal qui y fait des dons. Je m'y suis rendue un vendredi matin. Comme chaque matinée, une distribution y est programmée. Ce jour-là, environ 250 familles se sont rendues à l'AEC. À l'entrée, un petit groupe discute. Les va-et-vient animent le couloir qui mène aux espaces de distribution. Il y a plusieurs queues, devant deux stands et un petit accueil-caisse tenue par Nancy. J'attends que quelqu'un puisse me présenter à un des responsables, qui est en réunion. Entre deux portes, nous convenons d'un rendez-vous une heure plus tard. Je continue ma ronde dans Calais et suis de retour à 11h pile. Les lieux n'ont pas désempli. D'autres têtes, autant d'agitations, autant de bénévoles derrière leurs stands, qui trient, réajustent et rengorgent les étals, déplacent et trient les cartons. Ambiance joviale, malgré la pluie. Les demandeurs se déplacent de queue en queue, prennent de la viande, des produits laitiers, des œufs, des légumes, des fruits, des gâteaux. L'association ne donne que des denrées alimentaires.

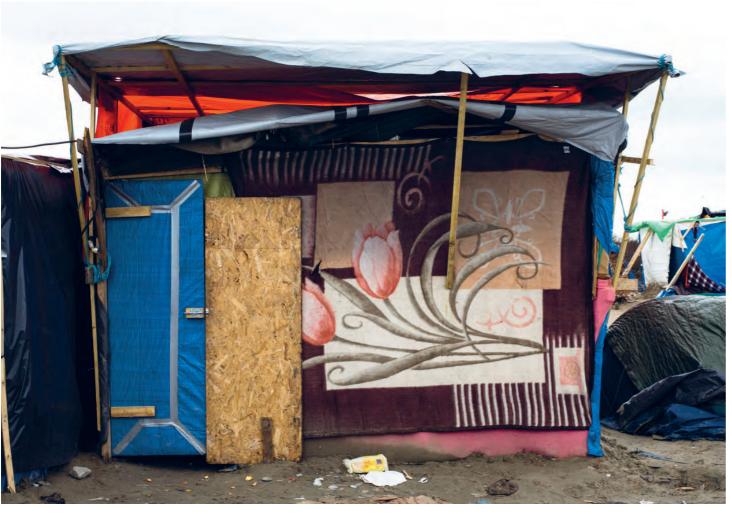
Ensuite, certains prennent le temps, de ranger leurs produits, assis sur le banc du hall central. Ils discutent entre eux ou avec les bénévoles. Beaucoup semblent se reconnaître, on échange des phrases routinières, comment allez-vous aujourd'hui? Je discute avec une femme dans la cinquantaine qui arrive à la fin, elle a failli rater la distribution. Elle se démarque par la façon dont elle entre en contact avec les bénévoles-salariés, son dynamisme, une certaine élégance, sa façon de se tenir comme dans un lieu familier. Don enthousiasme et sa jovialité font qu'elle semble faire partie de l'équipe. Je discute avec elle, elle me décrit sa situation familiale, la future opération de son mari. C'est la deuxième et il ne peut plus travailler. Elle-même a du mal à trouver du travail, à son âge. « Je viens ici depuis deux ans. »

Inversement, d'autres restent seuls, dans leurs pensées, cachés derrière leurs yeux, mais tout de même observateurs.

Je discute avec la jeune femme qui tient l'accueil. Elle est salariée et m'indique les prix en fonction des revenus et des foyers. Alors que nous discutons, je réalise que d'autres personnes attendent derrière moi, patiemment. Je laisse la place, puis reviens quand elle est plus libre pour discuter. Daisy a été bénévole pendant plus de cinq ans avant de devenir salariée. Elle travaille au don le matin et s'occupe des stocks l'après-midi. « C'est beaucoup de travail, il y a beaucoup de stock et beaucoup de familles à gérer. » Dans son petit bureau face à la fenêtre, il y a un ordinateur où chacun est enregistré, et la caisse, deux appareils qui lui confèrent un rôle prépondérant. Notre conversation est interrompue à plusieurs reprises, je la laisse à ses fonctions. Je discute alors avec des bénévoles qui font la distribution de légumes, juste en face de Daisy. L'une a une vingtaine d'années et réalise un stage bénévole d'une semaine à l'AEC pour diminuer le prix de son permis de conduire. Elle ne sait pas si elle continuera son engagement dans l'association après la période de stage.

Les responsables arrivent pour notre entretien. Ils sont trois. Nous allons dans leur bureau, à l'entrée de la cour. Il s'agit d'une grande pièce, avec trois bureaux et une grande table. Je présente le Pérou et notre enquête : « Nous travaillons sur les relations entre Calais et la Jungle, je viens vous voir pour comprendre la précarité à Calais, et leurs relations avec les migrants. » Ils sont débordés, le nombre de famille a beaucoup augmenté ces derniers temps. « Quand je suis arrivé ici en septembre 2008, il y avait 850 inscrits, aujourd'hui on est à plus de 350 000 inscrits [...] On s'est retrouvé avec une nouvelle population qui est venue s'inscrire ici. Au début, on devait ne s'occuper que de la population de Calais. Là on commence à déborder, les gens des campagnes... Ça va de Harde, puis Guinne..., Marquise coté Coulogne. Et puis Saint Toquin, Marcq, Sangatte. Une trentaine de km à la ronde. Vous prenez le centre de Calais et tracez un rayon de 30 km aux alentours. » Une sélection est opérée entre Calaisiens et non Calaisiens, ainsi qu'entre migrants et non migrants. Le responsable répond clairement à la question : « Si les gens savaient qu'on commençait à donner aux migrants, on aurait moins de dons. On a des donateurs privés, si vous voulez. » Devant ce risque, il y a eu une discussion, notamment avec Salam, sur un partage des aides, et désormais l'AEC redirige les migrants vers les associations dédiées. Après un temps le bouche à oreille a fonctionné et cela se passe bien, les migrants vont directement à l'association qui s'occupe d'eux. Pas de problèmes entre associations, qui s'entraident quand elles peuvent : « On travaille avec Salam, parfois on fait des échanges avec eux. On a des produits en trop. Eux, c'est surtout des produits où il n'y a pas de porc. On essaie de leur donner ce qui est sans viande, sans porc. » Une solidarité informelle fonctionne. Ainsi, à travers ce compromis - l'organisation parallèle de l'aide qui s'est peu à peu instituée au fil des années -, la précarité réunit et sépare en même temps les Calaisiens et les migrants.

### Warehouse



Chaque matin, des dizaines de volontaires arrivent dans la cour de la Warehouse, cet immense entrepôt qui en quelques mois est devenu la plaque tournante de la logistique de la Jungle (réception et distribution de nourriture, vêtements, etc., et en particulier construction de cabanes). Il y a là en permanence de 100 à 200 bénévoles, dont beaucoup d'Anglais. De bon matin, ils s'entassent au départ du centre-ville et se rendent à la Warehouse ou dans la Jungle. Des vans roulent toute la journée entre Calais-centre, l'auberge de jeunesse, la Jungle et la Warehouse. Un anglais s'est institué chauffeur bénévole, disponible chaque jour avec le sourire : "if you need a ride, just call me!" Il semble connaître Calais et ses environs comme sa poche. Il va être mon chauffeur toute cette journée de février.

Premier "ride", "where are you going? Warehouse? Jungle?" Trois pour la Warehouse, deux pour la Jungle. "When you want to be picked up, call me, I'll come. I juste need to organise a little. Same at night, in the Jungle, try to tell me when you know." Nous sommes deux Anglais, deux Syriens, et moi. J'ai rencontré les deux Anglais autour du café ce matin, ils ont 19 ans, elle revient d'une année Erasmus en Espagne, lui l'a rejointe pour un petit tour d'Europe avant de remonter ensemble en Angleterre. Ils se sont organisés pour être une semaine à Calais afin de « rendre service », de « servir à quelque chose », sur le chemin du retour. Ils sont en vacances et ont du temps, ils me témoignent leur désir de voir et de comprendre ce dont tout le monde parle. Ils ne savent pas s'ils auront l'occasion de revenir à Calais. A l'arrière du van, les deux garçons se présentent. Ils sont nouveaux arrivants, mais le chauffeur les connaît. Echam et Slim viennent tous deux de Syrie, ils habitent dans la Jungle la plupart du temps. Ils essaient régulièrement de « passer » (en Angleterre, bien sûr). Hier, ça n'a pas marché. Le chauffeur leur demande s'ils ont des nouvelles du pays, comme pour continuer une conversation commencée il y a quelques jours. Nous roulons sur la voie rapide qui surplombe la Jungle. Silence, les Anglais ont les yeux grand ouverts.

Arrivé à la Warehouse, tout le monde descend. Echam, Slim et Sam, le chauffeur, continuent leurs discussions tandis que les deux Anglais se dirigent vers un groupe d'une vingtaine de bénévoles qui écoutent une Anglaise décrire dans sa langue l'organisation, les tâches à accomplir et les moyens adaptés. Elle parle fort et semble être une habituée de l'exercice. Certains sont très attentifs, d'autres bavardent un peu, sans doute déjà au courant. Une fois l'annonce terminée, chacun se disperse aux quatre coins de l'immense périmètre.

Le hangar abrite des centaines de vêtements. En boule, puis démêlés, puis analysés, puis pliés. En piles, ils rempliront un carton, pris en charge par d'autres mains habituées à scotcher. Une fois fermé et étiqueté (« pulls enfants », par exemple), d'autres bénévoles le rangeront avec ses semblables dans la haute étagère prévue pour cela, avant de partir pour la Jungle ou Grande Synthe. L'organisation minutieuse n'empêche la bonne humeur, les récits de chacun et les éclats de rire, et les discussions sur les objets : « Franchement, c'est trop pourri, on ne peut pas donner ça! »

Je vais au fond du hangar faire du tri, là où je suis affectée, et mes collègues du jour m'indiquent les démarches à suivre. « Tu vois sur cette table, il y a des petits bacs au centre remplis soit de shampooing, de dentifrice, de brosses à dents, serviettes hygiéniques, papier toilette, rasoir, sac poubelle. À l'extrémité droite de la table, tu prends un petit sac en plastique et le remplis de chaque élément. Quand tu auras fini de passer en revue chacun des bacs et rempli un sac, tu le fermes et l'ajoutes aux autres entreposés dans ce grand carton, au sol, ici. - OK! Et quand un bac est vide ? - Tu le remplis avec les approvisionnements, là, tout autour de toi, chaque étage est rangé en fonction des catégories. Simple et efficace! » Les très hautes étagères qui nous entourent sont toutes remplies à bloc, c'est impressionnant, un peu vertigineux. Plus tard, je rencontre Judith: « J'habite ici depuis décembre comme "long term volonteer", j'organise l'arrivée des "short terms" en fonction des besoins et des activités. Ensuite, j'organise la répartition des repas à Calais et à Grande-Synthe, c'est beaucoup de travail [...] Ce sont des quantités considérables, chaque jour de nouvelles personnes arrivent. » Judith me montre un planning croisant les personnes, les jours et les lieux de réception. « Une personne est garante d'un groupe, par exemple je donne à X une quantité de nourriture destinée à 20 familles et lui se charge des répartitions, on fonctionne comme ca. Parfois ca pose problème, on veut respecter l'équité, mais les laisser s'organiser, pour nous c'est un moyen de ne pas être dans l'assistanat. » Judith me décrit son travail dans le brouhaha du hangar, à côté de dizaines de volontaires qui préparent des sacs de nourriture. Elle est assise à un petit bureau, rempli de feuilles volantes. Derrière

Si je fais le compte de la journée, j'ai rempli des sacssanitaires avec une jeune Anglaise (que son père a accompagnée, inquiet de laisser sa fille seule avec ses idéaux à Calais); j'ai coupé du bois et déplacé des brouettes avec des bretons, mangé un repas chaud avec des parisiennes profitant de leurs vacances pour donner un coup de main, pris un cours de cuisine collective avec une *chef-cook* professionnelle sur les festivals, et participé à une visite organisée par un calaisien.

l'ordinateur, des tableaux et des listes sont épinglés

au mur. Le long entretien qu'elle me consacre est régulièrement interrompu par des coups de fil, ou par

d'autres volontaires.

Un parking extérieur est dédié aux caravanes. Entre elles, pantalons et chaussures couverts de boue sont étalés sur des planches. Dans les caravanes cohabitent des bénévoles de toute nationalité. Autogestion et solidarité, une jeune fille me décrit son espoir en l'humanité qui renaît telle qu'elle le vit dans la Warehouse : « C'est dur mais on est presque une famille, tous les soirs on se retrouve, on fête des anniversaires dans les caravanes. Il fait froid la nuit, mais on se réchauffe comme on peut et on partage de très beaux moments. »

# II. (SUITE) ROCKERS BRETONS

**CONSIDÉRANT** que les compétences accumulées dans l'organisation de festivals rock peuvent avantageusement être mobilisées pour se rendre utile dans la Jungle de Calais...!

Il est bientôt 11h. À l'entrée du Chemin des dunes, la police fait barrage aujourd'hui : « Vous avez un papier de l'association ? – Oui, tenez, je suis Yann de Utopia 56. – OK, passez. »

L'animation bat son plein à l'entrée du camp. La veille au soir, le tribunal de Lille a prononcé l'évacuation de la zone sud. Les objectifs des nombreux journalistes arrivés là très tôt pour installer leurs caméras sont pointés sur la Jungle. Mais aujourd'hui, personne ne s'en plaint: « Ils sont nos yeux, il faut qu'ils enregistrent tout, dit Yann, ils le savent, on leur a dit. »

Yann le père et Gaël le fils. Ils sont venus en famille au mois de novembre pour « tâter le terrain », « comprendre la situation et comprendre les besoins urgents. » Forts de leur longue expérience d'organisateurs de festivals rock en Bretagne, ils ont pensé qu'il n'y avait qu'un pas entre les besoins et urgences des migrants sur la Côte d'Opale, et le savoir-faire qu'ils avaient acquis dans l'installation rapide et efficace de tout ce qu'il faut pour gérer sur plusieurs jours (et surtout plusieurs nuits) le rassemblement de foules aussi tumultueuses...

Un court moment, les deux bénévoles discutent avec d'autres responsables d'associations pour définir les besoins urgents, s'organiser en vitesse et se répartir les rôles. « OK, moi j'ai une quinzaine de jeunes sur le terrain et dix autres qui arrivent aujourd'hui. Je vais les mettre sur le coup. »

On démarre. « Il faut rassurer, surtout, rassurer, écrire, communiquer... » La route est cabossée. L'atmosphère est agitée, partout des habitants et des bénévoles marchent, sur les côtés du chemin, seuls ou en petit groupe, se faufilent. La voiture s'arrête : « Ah les voilà, les nouveaux bénévoles! » Yann descend, se présente, discute et dit à chacun ce qu'il faut faire, tout en répétant la consigne principale : « rassurer, informer des droits... » Toute cette longue journée, les bénévoles travailleront sans relâche, dans une ambiance un peu spéciale.

De retour dans les quartiers pavillonnaires de la banlieue de la Jungle, je discute avec Yann et Gaël du rôle de l'association, d'abord ici à Calais, puis dans la construction du futur camp de Grande-Synthe. Il me montre en riant leur casquette, « gestionnaire dans l'Urgence » : « Non, nous n'avions jamais travaillé avec les migrants, mais on sait faire! J'organise des festivals de 50 000 personnes, c'est pareil!! Il faut des douches, des toilettes, débarrasser les déchets, de l'eau potable, des lavabos, organiser la logistique, répondre aux urgences; et des bras, surtout des bras, des bénévoles. On s'organise avec les autres associations, on travaille ensemble. Moi, j'ai le savoir-faire pratique et logistique pour qu'un grand nombre de personnes habite au même endroit dans des conditions décentes. C'est comme un festival, on apporte des vraies choses utiles et pratiques, donc vraiment, on sait faire!»

Je les avais rencontrés en décembre, ils avaient loué une chambre et hébergeaient quelques bénévoles. Chaque jour, ils se rendaient sur la Jungle, pour « être actifs, être utiles, faire des choses concrètes ». Ils savent qu'ils ont un « vrai truc à apporter », leur sens de l'organisation, de la gestion des équipes de bénévoles, l'installation d'une logistique matérielle et humaine en un temps record : « Il faut bien nettoyer les toilettes une fois par jour. »

Depuis mars 2016, ils ont deux appartements dans Calais où ils reçoivent des bénévoles chaque semaine, en particulier pour enlever les déchets et les poubelles qui s'agrippent partout dans les épineux paysages du littoral. Ils en font une lutte contre les microbes et les maladies qui rendent la vie dans la Jungle insalubre et dangereuse: « Si les poubelles sont régulièrement enlevées, ce sera déjà un pas pour faciliter les conditions de vie dans la Jungle et éviter des épidémies. »

Un jour, j'accompagne une de ces « viréespoubelles ». La tâche est claire : il faut ramasser tout ce qui traîne dans la Jungle. Comme à la fin d'une longue nuit de festival... À 8h, un petit groupe se rassemble dans la vieille ville. Ce sont des bénévoles de l'association arrivés la veille ou l'avant-veille sur Calais. Certains sont bretons, d'autres belges ou charentais. Ils ne se connaissent pas encore, ou très peu, et l'espace de quelques jours, ils vont habiter et travailler ensemble. Protégés par des gants, des bottes, des parkas et des bonnets, ils vont, à la chaîne, ramasser des déchets à la main. Des vêtements détrempés, des boîtes de conserve, des tentes déchiquetées par le vent, des morceaux de plastique emprisonnés dans les épineux, des morceaux de papiers usagés...

- « On ramasse tout, et on remplit les sacspoubelles. On jette, on jette, on jette... »
- Et ça, je jette ? » Adèle montre un pull imbibé de pluie et de sable.
- Oui, tu ne réfléchis pas, si c'est trop mouillé, tu jettes. »

Par secteur, le petit groupe de volontaires s'applique à travailler le petit et le gros œuvre.

- « Cette tente, tu penses qu'elle est vide ?
- Sais pas... elle est complètement inondée et la toile est crevée, je dirais qu'ils sont partis. »

L'un me montre une tente ouverte : « Eux, ils sont partis, ils étaient là hier, mais là ils sont partis, ils ont tout laissé apparemment... »

Vers 17h, les navettes repartent dans le centre de Calais. Dans l'appartement, la soirée suit son cours, douches qui s'enchaînent, repas que certains préparent, pot de fin de soirée dans un pub de la ville haute. Alors on se souvient, on se raconte, avant le repos.

« Je suis triste aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi, je suis fatigué je pense... » Paul me raconte un événement qui l'a marqué la veille : « Je ramassais, je ramassais, tu sais c'est mécanique à la fin, on ne regarde plus autour de soi. J'avais les bottes dans une flaque remplie de déchets, ça flottait et il y avait des tentes autour. J'étais dans le quartier des Kurdes. Quand j'ai relevé la tête, j'ai réalisé que j'étais seul, plus personne n'était autour de moi. Et là, un Kurde qui habitait à côté m'a demandé de prendre sa poubelle. Alors je me suis énervé, je lui ai demandé de dire s'il vous plaît! Il a compris mon mécontentement, mais à ce moment, moi j'ai compris qu'il voulait juste que je l'aide à dégager une poubelle bien rangée. Je me suis senti coupable, je n'aurais pas dû m'énerver... je n'avais pas compris... »

# LIEUX BIEN-VEILLANTS EN VILLE (SUITE)

### Une journée au Secours catholique

Le soir, dans la salle à manger de l'auberge de jeunesse. Des bénévoles anglais arrivent, ceux qui viennent pour quelques jours ou deux ou même trois semaines. L'une me dit qu'elle ne peut pas aller en Syrie ou en Iran, donc elle se rend à Calais donner un coup de main. Et son métier, sinon ? elle travailler dans une ONG, elle est affectée par ce qui arrive. Elle a l'habitude d'organiser ce type de secours. Un second, qui fait un tour en France, est venu aider quelques jours à Calais. Un peu désarçonné car il se retrouve au tri de vêtements, où d'autres bénévoles sélectionnent des vêtements en fonction de leurs styles et esthétiques, il n'est pas en accord avec cette démarche, sans trop savoir pourquoi. Une deuxième et un troisième arrive, tous discutent, la plupart se connaissent, ils se sont déjà croisés à l'auberge.

Aujourd'hui, je vais au Secours catholique, où il y a une journée « femme et enfant ». Petit à petit, des bénévoles et des salariées arrivent. Une habitante de Saint-Omer raconte qu'elle est bien dans la Jungle et dans son engagement, elle se sent éloignée des problèmes quotidiens de chacun. Elle parle de belles rencontres et évoque ses proches et sa famille qui lui disent qu'elle se radicalise. Il y a Odile qui était prof de math. Elle est entrée dans le réseau du Secours catholique pour donner des vêtements, elle a arrêté son job, se sentant mieux dans ce rôle que dans celui de prof. Elle raconte sa proximité avec ceux qui partagent son quotidien, le sens qu'elle donne à ses actes, un goût de la vie qui se ranime. Maintenant, elle est prof de français au Secours catholique. Son discours fait écho à celui de Catherine, qui n'arrive plus à écouter les « petits problèmes de son entourage ». Chacune témoigne d'un changement de quotidien, désormais la Jungle est leur destination quotidienne. Elle-même trouve le seul bénévolat parfois peu intéressant, et a choisi la plateforme des migrants, où elle retrouve un engagement politique.

Les femmes et leurs enfants arrivent. Une enfant d'environ 7 ans n'a pas de parent qui l'accompagne, ca ne choque personne. Plutôt calme et réservée, elle se plonge aussitôt dans les livres et les peluches, alors que les plus jeunes, des garçons, gambadent en tous sens. Ils ne parlent pas les mêmes langues. Les activités sont plus ou moins improvisées, ici on essaie de faire des exercices, là de faire à manger. Je suis responsable d'une séance d'exercice et de relaxation. Il y a des enfants, et trois femmes dont l'une est enceinte de sept mois. Nous n'avons que notre corps et les rires pour communiquer. Les bénévoles et salariées tiennent à ce que les femmes fassent la vaisselle, qu'elles s'occupent du ménage, ne soient pas « assistées ». Le repas est servi, je mange avec les autres bénévoles et salariées autour de la table ronde, alors que les femmes et enfants de la Jungle sont autour de la grande table centrale : « C'est exceptionnel mais là, il y a trop d'enfants et plus de place, on ne peut pas faire autrement. C'est dommage!»

# **III.MUNICIPES**

**CONSIDÉRANT** que les services publics, les administrations, les transports, la voirie, la police, tout cela fait partie d'une ville, et contribue donc de plein exercice à son hospitalité.

NB. Cette partie de l'enquête est en cours, comme les autres, mais beaucoup moins avancée : suites à venir.

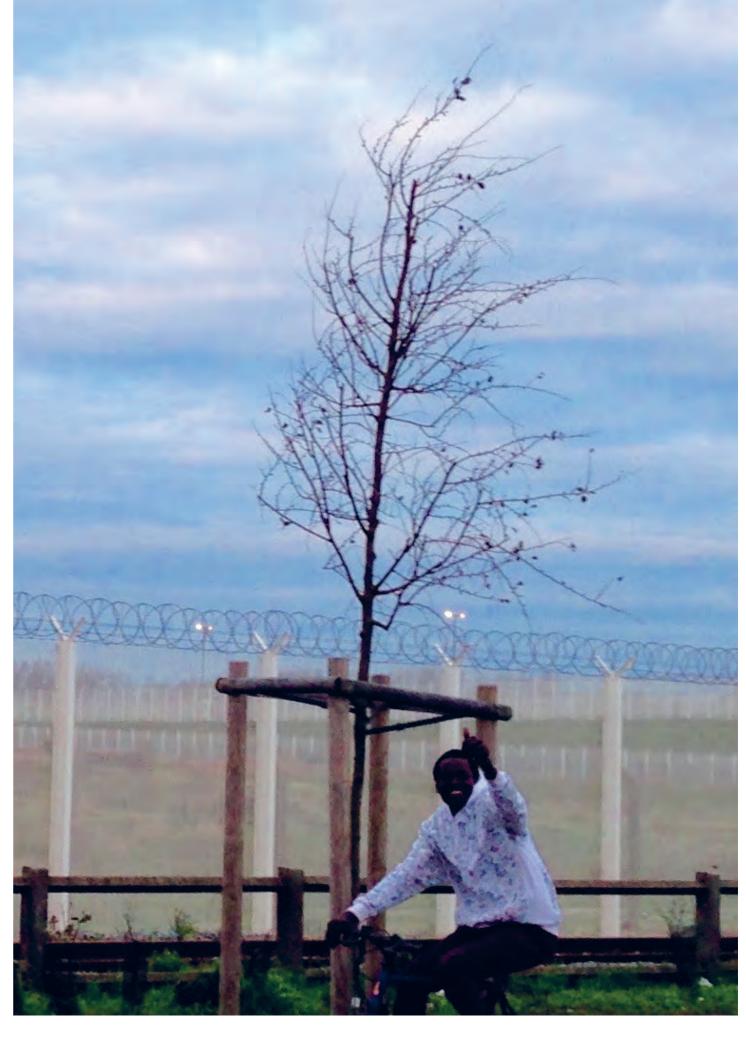
La Poste : la banque qui accueille les migrants...

La plupart des migrants n'ont pas de papiers, encore moins de chéquier, la seule façon de toucher leur aide est d'avoir un livret A, que la Poste a comme mission de service public de leur ouvrir. Un responsable nous expliquera que c'est la seule solution pour eux. En restant quelque temps dans le bureau central aux bonnes heures, on assiste en effet à une activité assez intense, nous voyons arriver quatre migrants nouveaux rien que les dix premières minutes.

Le bureau s'est préparé pour cela, il y a du personnel capable de parler anglais aux guichets, et du personnel à l'accueil pour diriger les migrants là où il faut. Une médiatrice arabophone aide ceux qui en ont besoin à remplir leurs papiers. À plusieurs reprises, des habitants faisant la queue offrent spontanément leur aide, pour traduire l'anglais ou remplir le formulaire.

Dans cet espace feutré, où les migrants sont intimidés et un peu perdus, tout le monde est très serviable. Il y a bien quelques éclats de voix avec un grand Noir à l'entrée, mais lui est on ne peut plus francophone, c'est pour râler! Parce qu'il doit ouvrir son sac:

« De quel droit, c'est toujours la même chose, etc. - C'est pour tout le monde, Monsieur, c'est le plan Vigipirate... »





# UN AGENT DE POLICE MUNICIPALE

« Avant quand il y avait un problème, c'était un Calaisien qui appelait la police»

Pour aller au commissariat, je fais exprès de demander le chemin en ville à deux agents qui discutent, en leur disant que c'est à propos des migrants, pour voir. L'un répond d'abord par courtes phrases, puis dit des choses plus précises, tandis que l'autre se tient ostensiblement en retrait, semblant désapprouver que son collègue parle comme ça à un quidam dont ils ne savent rien... Il faut se rappeler que la police municipale dépend directement de la mairie, tous les autres services de la sécurité intérieure, Police nationale, CRS, gendarmerie, dépendant de l'État : c'est précisément ce qui fait parler l'agent, un peu plus que ce que son collègue ne voudrait. Il semble content de profiter de l'occasion pour dire ce qui lui est resté en travers de la gorge, et insinuer que ça allait mieux quand c'était eux qui s'occupaient des choses... Je n'ai pas enregistré ni pris de notes sur le coup, bien sûr, et cela n'a pas non plus été bien long. Je résume ce que j'ai noté de mémoire en les quittant.

Cela a démarré sur le constat que les choses avaient beaucoup changé, et pas en bien.

« Maintenant, c'est une affaire d'État. Il n'y a pas la troupe mais c'est entièrement pris en charge au niveau national, un secteur pour les CRS, un autre par les gendarmes. Tout vient de Paris. Pas seulement la direction de la police, le ministère, le gouvernement. Ça se comprend, c'est une grosse affaire maintenant. De toute façon, la Jungle ce n'était pas du ressort de la police municipale, on n'a pas les moyens, ni les budgets, ce n'est pas notre mission.

Mais ça crée des problèmes qui n'existaient pas... Avant quand il y avait un problème, c'était un Calaisien qui appelait la police. Pour un tapage, des bagarres, des trafics, des fois des effractions. Nous, on connaît les quartiers, les commerçants, les habitants souvent. Il y a beaucoup de maisons ou de magasins vides à Calais, ou d'anciens entrepôts. Beaucoup de choses étaient tolérées. Ils faisaient des fêtes par exemple, où des voisins étaient invités, ou s'invitaient. On nous appelait pour des fins de soirées de soulards, et c'est comme partout, une fois sur place on calme les choses, ça discute, s'il y en a qui s'échauffent, il y en a qui les retiennent. Tout le monde sait aussi d'où ils viennent, que tout n'a pas été rose pour eux dans leur pays ni sur le chemin pour arriver à Calais. Je ne dis pas qu'il n'y avait pas de problème, des bagarres, des excités, et puis des heurts avec des militants, etc. On savait les immeubles plus ou moins délabrés dans lesquels ils se logeaient, les squats mais pas seulement. C'est un peu comme les SDF, des endroits à l'abri. Les habitants finissaient par en connaître, les rapports personnels se créent vite, et puis il y en avait qui allaient les voir, qui leur portaient des choses, etc., avant que d'un coup ils disparaissent ou qu'on les retrouve aux urgences.

Maintenant il n'y a plus de relations, ils sont là-bas. Les Calaisiens, ce n'est plus eux qui s'occupent de ça. Mais vous allez voir!»

## ASSURER SOINS ET URGENCES: LA MÉDECINE A REN-DEZ-VOUS AVEC SON PROPRE MÉTIER

Urgences, soins ordinaires et prises en charge. Les médecins soignent, l'hôpital est hospitalier.

### Une coordination et une improvisation de tous les instants

C'est peut-être un avantage de la médecine, qui de ce point de vue pourrait servir de modèle à bien d'autres activités: on ne demande ni son passeport ni sa couleur de peau à quelqu'un avant de le soigner. Cela donne un caractère très particulier à la coordination entre la ville, l'hôpital, les services publics et les associations dans la prise en charge des soins et des urgences médicales et sanitaires. Comme si, tant chacun dépend des autres, tout s'effondrerait si quiconque manquait à l'appel. L'urgence et la gravité de situations souvent tendues ont imposé à la fois une adaptation immédiate et une organisation rigoureuse. Une coordination s'est mise en place très rapidement, entre des acteurs au statut, à la taille, aux compétences et aux raisons d'intervenir les plus divers : CH de Calais (le centre hospitalier) et grandes associations comme Médecins sans frontières et Médecins du Monde, bien sûr, mais aussi par exemple une organisation éducative musulmane, ou une petite association de dentistes anglais créée pour l'occasion, ou encore Gynécos sans frontières, association loin des proportions de son illustre modèle, mais bien utile pour les femmes encore nombreuses dans la Jungle (deux consultations à Jules-Ferry par semaine), et HANDS, association humanitaire anglaise qui a elle-même organisé et réalisé de bout en bout une campagne de 2 500 vaccinations contre la grippe et la rougeole dans la Jungle de Calais, épidémie en effet jugulée, et qui va faire de même à Dunkerque.

Pour tenter de faire le point sur les difficultés qui n'arrêtent pas de surgir, et surtout leur trouver une solution rapide et réaliste, souvent peu orthodoxe, de grandes réunions rassemblent à Jules-Ferry ces intervenants aux statuts les plus variés : médecins et responsables de l'hôpital, urgentistes de la PASS (v. ci-dessous), SAMU et SMUR, pharmaciens, infirmiers, responsables de la Vie active (l'association d'aide aux handicapés qui désormais gère Jules-Ferry pour la mairie), représentants de bénévoles, services de sécurité, transports, etc. D'autres réunions se tiennent au CH, par exemple avec les pompiers et les services municipaux et préfectoraux du Pas de Calais et des départements voisins, notamment sur la sécurité (celle des migrants et celle des intervenants) dans des situations où, si elles reprennent le dessus, la méfiance ou la violence empêchent les soins urgents.

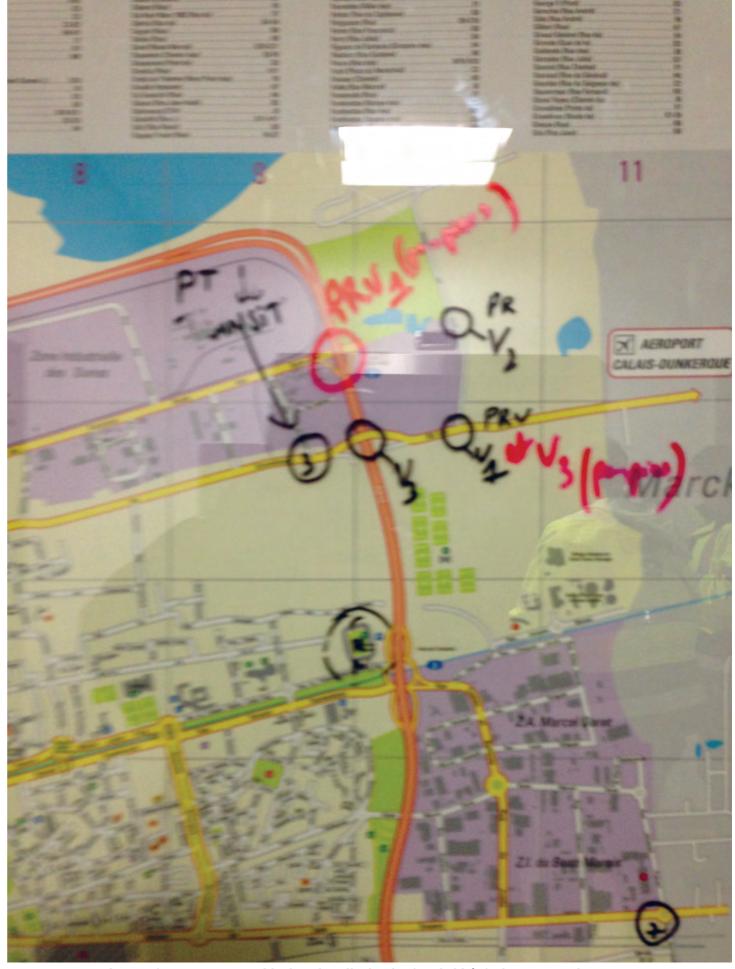


Photo prise avec un portable dans la salle de réunion de l'hôpital, montrant l'organisation des « points de retrait » sécurisés d'où pouvoir emmener les blessés

### Quelques chiffres...

Quelques chiffres donneront une idée de l'ampleur de l'activité sanitaire et médicale déployée autour de la Jungle :

en 2015, 10% environ de l'activité du SMUR de Calais (service de transports d'urgence de l'hôpital) a concerné les migrants ;

quant à eux, les pompiers ont emmené 1 700 blessés sur 2 200 prises en charge ;

en 2015, environ 6 000 passages de migrants aux urgences du CH de Calais (le centre hospitalier), chiffre en très forte augmentation (« 4 fois celui de Marseille... », se moque gentiment le médecin responsable): 30% de traumatologie, à parts égales issue de violences entre migrants, et de heurts avec des chauffeurs de camion ou avec les forces de l'ordre;

une responsable administrative du CH estime plus largement à 20% la part de l'activité de l'hôpital liée à la présence des migrants, un chiffre plus difficile à évaluer (incluant les patients venus directement à l'hôpital);

outre la PASS (100 consultations par jour à Jules-Ferry, 20 en ville) et les services du CH, MSF tient un centre de soins à Jules-Ferry (3 médecins, 7 infirmiers et une petite pharmacie, pour une centaine de consultations par jour); MSF et Médecins du Monde, qui fait aussi des maraudes dans la Jungle en mettant l'accent sur le psychosocial, ont tenu à tour de rôle une « clinique » sur place dans une grande tente, qui a brûlé plusieurs fois ; tout le monde craint les conséquences du départ annoncé de MSF ;

le budget alloué à la PASS est de 40 000€/an, médicaments inclus : « le reste passera dans le déficit hospitalier! »... à la guerre comme à la guerre!

les transports programmés sont assurés par un bus de 8 places de la Vie active qui fait la navette entre le camp et l'hôpital plusieurs fois par jour : tout le monde réclame un car de 20 places vu les besoins, et aussi pour des raisons de coût (par manque de transports retour, des lits d'hôpitaux restent par exemple inutilement mobilisés le lundi par les urgences du weekend);

les transports d'urgence sont assurés par les pompiers ou le SAMU (le fameux 15), tandis que les transports de l'intérieur de la Jungle aux points de retrait restent un problème non réglé (v. plus loin un développement sur les transports d'urgence, une question centrale).

La PASS (permanence d'accès aux soins de santé)

La PASS (permanence d'accès aux soins de santé) est une structure « médico-sociale » bénévole créée en 2006 pour assurer des soins gratuits et immédiats aux migrants et aux Calaisiens démunis. Elle accueille de fait presque exclusivement des migrants, de 9h à 17h en semaine, plus deux vacations dentaires par semaine. Le personnel médical bénévole comprend surtout des généralistes et des infirmiers, avec deux interprètes qui parlent anglais et 4 ou 5 langues du Moyen-Orient. Adossée au CH de Calais qui lui alloue un budget propre (le Dr El Mouden, médecin de l'hôpital comme beaucoup de volontaires, en est le médecin-coordinateur), elle a depuis mars 2015 une antenne de soins infirmiers à Jules-Ferry (2 médecins, 2 infirmiers, un interprète et un psychologue). Les interventions traitent de problèmes de peau, de doigts et de pieds, de prurits et d'infections, mais aussi la gale ou des blessures, tout cela entraînant selon la gravité un transfert à la PASS en ville ou aux urgences du CH.

Un bon exemple de problème pratique difficile à résoudre : le transport en urgence Les migrants sont une population particulièrement vulnérable du point de vue sanitaire. Une question clé est celle de la rapidité d'accès et de prise en charge pour les urgences. Normalement, c'est le travail des pompiers et du SAMU, mais les pompiers ont un uniforme et un casque, leurs véhicules est muni d'un gyrophare: il n'en faut pas plus pour qu'ils soient assimilés aux forces de l'ordre. Celles-ci, de plus, tiennent à garder la main sur leurs délais d'interventions, que les pompiers jugent, eux, beaucoup trop longs. Après plusieurs incidents, le SDIS 62 (le service départemental des pompiers) et la préfecture ont décidé que les pompiers n'interviendraient plus à l'intérieur de la Jungle qu'à condition d'être encadrés par les forces de l'ordre. Mais la mesure est vigoureusement discutée : hors des cas vitaux, la solution est pire que le mal, en ce qui concerne le souci impératif de limiter le « climat de tension » (comme le formule diplomatiquement un intervenant du SMUR).

Certains proposent de demander l'aide de la Croix rouge, qui est moins « marquée ». En attendant, tout un système de « points de retrait » a été mis au point : des zones de rendez-vous aux quatre coins de la Jungle où stationnent des cars de CRS et où les pompiers ou le SMUR peuvent prendre en charge les malades (cf. la photo du « Plan Urgences Hôpital » donnée à gauche). Pour les malades qui peuvent marcher, le système fonctionne bien, mais pour les autres blessés le problème reste entier. Bon gré mal gré, ce sont donc les associations qui se chargent de les conduire jusqu'aux points de retrait, MSF principalement, mais aussi des bénévoles présents et d'autres associations plus ou moins au courant des bonnes conditions d'un tel transport ou des contacts assurant ensuite une prise en charge rapide par les transports d'urgence. Il n'y a pas de moyen de transport officiel médicalement sécurisé à l'intérieur de la Jungle.

La situation n'est pas satisfaisante. Certains soulèvent ses implications politiques : « C'est avaliser l'existence de zones de non droit sur le territoire francais! » La cinglante réplique d'un médecin aguerri, qui sait par ailleurs clore avec autorité les déclarations de principe des uns ou des autres lorsqu'elles ne débouchent pas sur des propositions précisés, reflète le sentiment général : « Ça, je m'assois dessus ! on ne va pas attendre qu'il v ait des morts... » Plus tard, il conseille aux équipes qui doivent intervenir pour un blessé alors qu'il y a une bagarre ou une scène d'émeute de n'avoir gu'un objectif : embarguer la victime et filer au plus vite. Un peu comme dans les zones de conflit, le pragmatisme passe avant les principes abstraits - ou plutôt, la situation apprend à les hiérarchiser d'instinct, sur le tas.

Inversement, des décisions de rationalisation peuvent s'imposer à tous. Par exemple, pour éviter le coût et les pertes de temps occasionnés par la dispersion des appels d'urgence, entraînant que plusieurs véhicules arrivent pour la même intervention ou se déplacent pour un mal de tête: tous les appels seront redirigés vers le 15, le SAMU étant désormais seul habilité à déclencher une prise en charge.



Un mot non pas en guise de conclusion, mais de perspective future :

S'il s'agit moins d'enquêter que d'accompagner des mondes incertains, en train d'arriver ou qui n'arriveront pas, pourquoi l'étape suivante ne serait-elle pas la mise en place de divers lieux qui permettent à la Jungle et la ville de *se présenter* l'une à l'autre, comme lorsqu'on est poli ou diplomate? Cela rétablirait une certaine symétrie entre habitants de la ville et habitants de la Jungle. Une «Ambassade de la Jungle» en ville où, de part et d'autre, on viendrait se raconter? Ou encore des boutiques où, sur un mode là aussi plus équilibré que celui de l'assistance, les habitants pourraient s'échanger leurs produits?

C'est avec reconnaissance, et même une certaine émotion, que nous remercions tous ceux qui ont accueilli nos demandes avec bienveillance tout au long de cette enquête sur la ville de Calais, des responsables aux anonymes, des migrants aux bénévoles, des employés de la ville aux membres des associations les plus variées, et aux habitants de Calais, cette ville que, non pas malgré ses difficultés mais à cause d'elles, nous avons tous appris à aimer.

Considérant enfin que la plupart sont elles-mêmes dans la situation précaire qu'on réserve

Considérant enfin que la plupart sont elles-mêmes dans la situation précaire qu'on réserve aujourd'hui aux étudiants et aux futurs chercheurs, je me permets d'adresser personnellement aussi un grand bravo à toute l'équipe, et de souligner leur engagement considérable, sachant le peu de moyens que nous avions, mais aussi surtout la difficulté de travailler en équipe sans avoir d'horizon clair. Merci à toutes et tous!

